



STRASBOURG

ARGENTINA.

Das Münster



Wilhelm

S. Stephan thurm

Genulh. ecc.

sun Rewern

zu Predigern



Delhi. Independence Day 1986.

Photos
Günter et
Johannes Braus

Commentaires
par
Alain Staub

Edition
Brausdruck
GmbH
Heidelberg

To KANNAN from
PIERRE with many thanks -
We have no AMER Palace or TAJ MAHAL
in my native city but there is the Cathedral ... in
a pink stone lake in JAIPUR -
I hope I will show it to you some day -

Sincerely,
Pierre

Pierre SCHNEIDER
12 RUE CHOPIN
67000 STRASBOURG
- FRANCE -

STRASBOURG

Printemps

En dépit de ses rues tortueuses et de son allure médiévale, Strasbourg est restée une ville jeune, ce qui n'est pas uniquement dû à la présence des 26.000 étudiants que comptent ses universités; bien davantage, l'animation qui règne dans ses rues semble émaner de son ancien statut de ville libre qui, pendant longtemps, fut indissociable de sa fidèle compagne, la Fortune.

Ses habitants prennent leurs aises, leurs traits respirent une altière fierté; avec quelle élégance les femmes parcourent les rues et les ruelles de cette cité printanière.

Des bourgeons partout: le long de l'Ill, des canaux, dans le parc de l'Orangerie et tout autour de cette petite Europe. Aux perce-neiges succèdent les crocus, les primevères émergent. Seuls les saules-pleureurs du quartier de la «Petite France» arboreront leurs premières feuilles un peu plus tard; autrefois, elles constituaient un remède contre «certaines» maladies des troupiers, bien avant la prise de possession de la ville par la couronne de France. C'est ce souverain turbulent, François Ier, qui vécut plus souvent en Bourgogne qu'à Paris, qui s'assura la disponibilité de cet îlot strasbourgeois pour y faire transférer ses soldats malades et les éloigner de leurs garnisons, par crainte des contagions!

4 Cette végétation précoce est favorisée par les vents chauds venus de la Porte de Bourgogne; l'air arctique ne parvient que rarement à les

dispenser. Rien d'étonnant à ce qu'ici tout croisse et prolifère! Même dans les Vosges, la flore éclot très tôt: gentiane jaune, gentiane violette, valériane, et bien d'autres espèces médicinales; près de Gérardmer, les jonquilles ornent champs et prés. Mais on ne peut éviter les orages printaniers qui épargent plus fréquemment Colmar et Mulhouse, les zones les moins pluvieuses de l'Alsace. Aux abords de Strasbourg, et dans toute la province, les jardins, les balcons et les fenêtres s'ornent de fleurs. «Un beau jardin», aurait déclaré Louis XIV lors de sa première visite.

Le long des coteaux, les vignobles, soigneusement élagués dès le mois de janvier, après la Saint-Vincent, font apparaître leurs premières «perles».

Strasbourg fut, sous la domination romaine, capitale de la province et connue sous le nom d'«Argentoratum»; dans ce camp retranché fut hébergée une troupe d'élite, la 8^{ème} Légion. Ses rapports avec la population furent sans doute excellents, et bien des familles des environs eurent le privilège d'habiter la même enceinte que les légionnaires d'Auguste et d'Hadrian.

Sous l'empereur Probus, de même que dans d'autres provinces rhénanes, est intensifiée la culture de la vigne. Cette «paix romaine» est toutefois troublée par l'apparition des tribus germanes au Nord et à l'Est du «Limes». Les Alamans furent battus de manière décisive en 357



par Julien, le futur empereur. Nous devons le récit détaillé de cette bataille à Arrianus Marcellinus qui décrit ces combats impitoyables et cite les noms d'ennemis noyés dans le Rhin à cause de leurs lourdes armures. Le roi Chnodobar devient prisonnier des Romains.

Mais, bientôt, l'empire romain s'effondre, et le long du Rhin, les Alamans occupent la région sans rencontrer de résistance. Cette accalmie est de courte durée, car l'Alsace devient en somme une voie de transit de peuplades étrangères. Les Lombards, les Savoyards et les Burgondes la parcourent dans leurs migrations vers le Sud, les Lorrains se font plus pressants à l'Ouest; de l'Est arrivent les Huns et Attila, responsables de la destruction de Strasbourg.

Finalement les Francs rétablissent le calme: Clovis remporte en 497 sur les Alamans une victoire éclatante. Sous son égide s'installe le culte chrétien; Strasbourg devient ville épiscopale; elle est appelée successivement Strateburg, Stratiburg ou Strateburgum.

Plus tard la cathédrale est établie sur de solides assises de l'époque romaine et, au 6ème s., seul le couvent de Saint-Thomas est érigé en dehors du périmètre de l'ancien camp romain. L'Alsace devient provisoirement un duché. Etichon en est la figure de proue; il est père de la Sainte la plus célèbre de l'Alsace, Odile, qui fonda le couvent qui porte son nom.

L'évêché de Strasbourg est richement doté par Charlemagne, dont les successeurs sont toutefois de piètres administrateurs. En 833, Louis le Débonnaire est défait par ses propres fils qui conspirèrent contre lui dans le célèbre «Champ du Mensonge» près de Colmar. Sans doute ne furent-ils pas conscients de la portée de leurs actes lorsqu'ils prononcèrent les fameux «Serments de Strasbourg» en 842, qui furent successivement énoncés par Charles le Chauve et Louis le Germanique en langue tudesque et en langue romane. Lothaire obtint par le traité de Verdun en 843 un état intermédiaire, dont il établira le siège en Bourgogne.

Ainsi la séparation entre l'Ouest et l'Est devient inéluctable; des forces mystérieuses provoquent cette division aux conséquences encore insoupçonnées. Après la mort de Lothaire, est signé le traité de Mersen (870); une frontière plus durable se dessine: Strasbourg se situe dans le domaine du royaume germanique, les évêchés de Toul et de Verdun en sont les régions frontalières.

Les Ottoniens, en dépit de leur puissance, ne modifieront pas cet état de fait. Ils déciment les hordes des Vikings qui harcèlent les côtes jusqu'à l'embouchure de la Garonne et soutiennent ainsi indirectement l'ancien royaume de la «Neustrie» dévolu à Charles le Chauve.

C'est de l'époque des empereurs ottoniens que subsistent à Strasbourg des vestiges durables:

trois faces romanes du cloître de Saint-Pierre-le-Jeune, la quatrième provenant d'une époque de transition. On découvre aussi dans cet ensemble d'étonnantes dalles funéraires d'un style gothique primitif. La partie orientale de la crypte de la cathédrale de Strasbourg date de la même période, ainsi qu'en témoignent les piliers lombards qui alternent avec des colonnes surmontées de chapiteaux d'inspiration byzantine; la portion la plus récente de cette crypte remonte au 12^{ème} s.; son style est strictement rhénan: colonnes rondes sans piliers intermédiaires et chapiteaux non historiés, ainsi que voûtes sur arêtes, alors que précédemment étaient apparues des voûtes en berceau.

Nous voici préoccupés par cette cathédrale dont les proportions établies à l'époque romane furent également prises en compte par l'édifice gothique ultérieur. Sans doute la première église mérovingienne fut-elle essentiellement construite en bois; le onzième siècle est témoin de la construction des grands édifices religieux; tel fut le cas à Spire, à Limbourg; la cathédrale de Strasbourg érigée sous l'épiscopat de l'évêque Wernher n'échappe pas à cette règle. Ce prince de l'église est apparenté à la famille des Habsbourg qui a soumis entretemps d'autres parties de la région, et surtout le sud. L'église épiscopale de Strasbourg devient sous son ministère l'un des plus grands édifices religieux réalisés dans la vallée rhénane.

Les Francs n'avaient cependant pas réussi à éliminer toute influence alémanique; celle-ci

survit essentiellement dans le sud de la région. Les variations dialectales en témoignent; l'«Elsässer Ditsch», le dialecte alsacien, résonne de manière plus mélodieuse et moins rude à Strasbourg et dans ses environs que dans le sud de la province où la prononciation plus gutturale se rapproche davantage du «Schwyzer Ditsch», c'est-à-dire du patois suisse.

Sur le plan architectural, les maisons à colombages sont édifiées selon des principes propres à l'art franc. De nombreuses sculptures ornementales conservées à Strasbourg révèlent des origines stylistiques franques (v. photographie). Ce type de construction se perpétuera de manière surprenante dans des édifices du 18^{ème} siècle, mais dans des proportions néanmoins plus faibles. D'inspiration franque sont également les nombreuses toitures à sous-toit dont d'innombrables exemplaires subsistent dans le nord de l'Alsace. Par contre, la structure alémanique démontre une nette préférence pour les poutres horizontales, ce qui permet de varier fort heureusement l'aspect des façades.

En 1176 un incendie violent contraint l'évêque Conrad de Hüneburg à faire reconstruire la partie orientale de sa cathédrale. La partie orientale de la crypte ne subit toutefois guère de modifications.

Ce travail fut sans doute très aventureux; lentement s'élève l'abside dont l'aspect correspond à

un style de l'art roman tardif; les voûtes sont d'une étonnante hauteur, comme si les maîtres-d'œuvre avaient pu prévoir l'envolée des voûtes futures de la nef. La peinture d'inspiration byzantine de cette abside date du 19^{ème} siècle, mais ne dépare guère l'ensemble. La partie septentrionale du transept est essentiellement d'inspiration romane tardive; c'est là que le visiteur découvre avec étonnement les vitraux les plus anciens qui aient été maintenus en place dans l'édifice actuel: le vitrail représentant Saint-Jean-Baptiste et l'apôtre Saint-Jean, celui qui décrit le jugement du roi Salomon, la représentation de la rencontre entre le roi Salomon avec la reine de Saba et celle avec le roi David, qui comptent parmi les plus prestigieux d'une série dont la chronologie nous conduit de la fin du 12^{ème} siècle à l'orée du quinzième siècle.

Les fonts baptismaux datent de 1453 et sont l'œuvre maîtresse d'un sculpteur local, J. Dotzinger; les nombreux entrelacs, les arcs en accolade et les feuillages ouvragés organisés en une composition très symétrique et luxuriante à la fois, témoignent de l'expression artistique de l'époque du gothique flamboyant.

La croisée du transept et la portion méridionale du transept nous révèlent aussi une juxtaposition de styles bien différents. Nous découvrons sur la façade méridionale le portail roman à double arcature (voir photographie); on ne peut que

élevé des pignons à de telles hauteurs, et qui, dévoués à leur tâche, ont même omis d'inscrire leurs noms dans cette pierre désormais presque millénaire.

C'est aussi dans cette cathédrale de Strasbourg qu'apparut le style gothique avant même qu'il ne s'infiltrât dans la vallée rhénane; Strasbourg était la ville la plus ouverte aux influences de l'Île de France, à celles de Chartres et de la région parisienne. Ce nouvel enthousiasme, les artisans le puisent aussi au contact de la Picardie et de la Champagne. Sont-ce les croisades qui ont élargi les horizons et porté l'attention vers le Moyen-Orient et l'héritage hellénistique? L'église triomphante s'est emparée des populations urbaines qui ont laissé libre cours à leurs aspirations religieuses; les couvents deviennent peu à peu des foyers de la culture et accueillent dans leurs écoles les enfants des membres des tribus corporatives. A cet égard, songeons aussi à l'abbé Suger qui influence la politique française en tant que conseiller de la couronne de France, mais qui joue un rôle déterminant sur le plan architectural: il sera, avec Pierre de Montreuil, le bâtisseur de l'abbaye de Saint-Denis qui deviendra la nécropole des rois de France.

Les conceptions architecturales évoluent très vite, et, comme une avalanche, les nouveaux principes d'édification se répandent à travers l'Europe. Ne nous étonnons donc pas que c'est à Paris et dans ses environs que surgissent des

voûtes sur ogives, des piliers fasciculés et des chapiteaux historiés ou simplement décorés de motifs végétaux: dans l'ancienne Lutèce vivait la fleur de la bourgeoisie, mais aussi celle de la noblesse de robe.

La chapelle Saint-Jean-Baptiste est sans doute l'une des plus captivantes par sa variété de styles et la présence de sculptures gothiques. Un curieux mélange de colonnades et de piliers surmontés de chapiteaux à crochets supporte des voûtes ogivales massives sur lesquelles nous reconnaissons les marques des tailleurs de pierre. Les clefs de voûte portent encore les peintures originales du 13^{ème} siècle. Les consoles latérales sont d'une originalité incontestable, y compris le petit atlante.

Dans un angle sous enfeu, muni d'un baldaquin à triple arcade, un gisant révèle un style plastique nouveau. Nous sommes en présence de la tombe de l'évêque Conrad de Lichtenberg mort en 1299, lors du siège de Fribourg. Des feuillages, des fleurs d'où émergent des têtes, constituent comme une couronne mortuaire saillante.

On peut se demander si ce monument n'a pas déterminé l'introduction du tombeau à baldaquin d'arcature dans la vallée rhénane.

Non moins curieuse est l'épithaphe du chanoine de Busnang, créée par le sculpteur Nicolas Gerard de Leyde qui avait, avant de venir à

Strasbourg, œuvré pendant une dizaine d'années à la cour des ducs de Bourgogne, avant de se rendre à Vienne où l'empereur l'avait convoqué. Cette œuvre, gothique par son décor, annonce néanmoins la Renaissance par l'allure et l'attitude des personnages: visages pleins, sourires épanouis, draperies amples et aux plis larges, gestes harmonieux.

Contre le mur Nord, à l'extérieur de la chapelle St Jean Baptiste, une dalle porte mention de la mort de Husa en 1316, femme de maître Erwin qui mourut en 1318 et de celle de leur fils décédé en 1338.

Désormais caractéristiques seront les hautes façades occidentales richement sculptées, percées de trois portails dont le portail royal, et ornées d'une multitude de statues. L'«ange au sourire» de Reims peut nous servir de référence à bien des égards, tout comme le «Beau-Dieu» d'Amiens qui forment un contraste frappant avec la raideur ou l'allure figée des plus anciennes sculptures chartraines, désormais dépassées.

Il est toutefois difficile d'imaginer de tels édifices sans qu'au préalable des calculs statiques n'aient été effectués. L'arc brisé constitue de fait une solution élégante à la répartition des charges, mais la voûte sur ogives les distribue sur quatre piliers, eux-mêmes équilibrés par les charges des voûtes latérales. Les murs extérieurs sont de plus étayés par des piliers et des arcs-boutants. Ainsi

peut s'effectuer la mise en place de vitraux dont l'iconographie nous relate le Nouveau Testament, depuis l'enfance de la Vierge jusqu'à la scène du Jugement Dernier (collatéral de droite, face à l'abside); à gauche se dressent les Empereurs et les Rois en ornat byzantin. Le triforium, partiellement restauré au 19^{ème} siècle, présente les ancêtres du Christ; dans les fenêtres hautes, les saints et les saintes sont soigneusement ordonnés de part et d'autre de la nef. Sans doute le monde médiéval se représente-il le paradis et ses hautes sphères sous le signe de la séparation des sexes! Enfin, des rosaces partout, dans le transept septentrional tout comme dans le transept méridional, où leur forme rappelle celles de la façade nord de la cathédrale de Chartres. La représentation iconographique s'inspire toujours des illustrations d'un manuscrit local, intitulé le «Hortus Deliciarum» de Herrade de Landsberg, abbesse du couvent de Ste Odile, qui voulut, en cette fin du 12^{ème} siècle, communiquer aux futures chanoinesses une somme des connaissances indispensables à leur état. Enfin la rosace principale est inspirée par celle du portail nord de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

noblesse fascinante. Que l'on contemple cette statue de la Synagogue! Ses yeux sont fermés par un voile très léger, sous lequel on entrevoit les contours des paupières. La lance brisée s'élève au niveau de sa tête qui est inclinée vers l'avant, comme dans une attitude de soumission. Les Tables de la Loi glissent de sa main gauche, pendante et comme lasse de les avoir retenues trop longtemps. Douleur enfin est l'attitude de ce corps ployé au niveau de la hanche gauche! La statue ne manque pas de beauté; un rayonnement en émane, comme pour témoigner de la volonté et des sentiments intimes du sculpteur (voir photographie). Le visiteur ne peut méconnaître ce symbole de l'Ancien Testament (vers 1230).

Mais que dire du Pilier des Anges? Le thème du Jugement Dernier, traditionnel de l'art gothique de l'Ile de France, y est évoqué avec génie. Au premier niveau, les Evangélistes s'adressent à la foule, à l'étage intermédiaire se dressent les anges porteurs des trompettes du Jugement Dernier (voir photographie). Enfin apparaît le Juge qui regarde la foule et incline sa tête vers l'Occident, comme pour jeter un dernier regard sur la chute du Jour Dernier. A ses pieds, des corps se pressent: des ressuscités qui imploront Son pardon. A côté de Lui, d'autres anges portent les instruments de la Passion; ils sont grands et leurs regards sont dirigés vers un avenir céleste. La draperie, les traits des physionomies sont anti-quisants, mais quel élan ne confèrent-ils pas à ces

Cette considération nous ramène à supposer que les sculpteurs du pilier des Anges, ainsi que le maître d'œuvre des statues de l'Eglise et de la Synagogue furent à l'école chartraine. L'élégance de la démarche, la douceur de l'expression, les gestes mesurés et précis correspondent à une expression corporelle certes stylisée, mais d'une

personnages empreints d'une dignité et d'une vérité extraordinaires!

Au portail sud, le thème de la «Dormition de la Vierge» occupe un tympan dont Delacroix avait placé un moulage dans son atelier. L'influence des sculpteurs champenois y semble prédominer; les onze apôtres sont inclus dans un arc en plein-cintre; le Christ en occupe la partie centrale et porte dans sa main un enfant, symbole de l'âme de la Vierge qu'il va emporter au Paradis. Les Apôtres sont consternés, leurs regards absents sont empreints d'une douloureuse angoisse. Une remarquable impression de relief est provoquée par un fond incurvé, encadré de feuilles de vigne et de grappes.

Par-dessus trône un cadran datant de 1533, récemment restauré, et dont les aiguilles reliées au mécanisme de l'horloge astronomique mentionnent le jour de la semaine et l'heure approximative de ce jour, en temps réel. Des cadrans solaires, d'origine plus ancienne, rappellent que les Strasbourgeois avaient l'habitude d'y lire les heures de la journée, les saisons; une inscription murale mentionne aussi la largeur des encorbellements autorisés. Enfin, devant le portail sud était rendue la justice épiscopale; sous l'effigie du roi Salomon, les princes de l'Eglise énonçaient leurs conclusions.

Après l'achèvement des travaux du transept, vers 1235, la nef commence à émerger dans sa forme

actuelle. Ses proportions sont déjà inscrites: le tracé de la nef vernhérienne du début du 11^{ème} siècle sera respecté. Sa hauteur correspond à un multiple de sa largeur et à la moitié de la longueur totale de ses sept travées. Les trois niveaux de la nef lui confèrent une harmonie faite d'élégance et de sobriété. En dépit des luttes ouvertes entre l'épiscopat et le magistrat, il ne faudra que quarante ans pour l'achever. Les trois premières travées forment l'étape initiale de sa construction: les écoinçons du triforium y sont historiés. Dans l'étape ultérieure, qui correspond à la prise en charge de la construction par le magistrat, ces mêmes écoinçons restent plats. Les piliers fasciculés dénotent une nette influence burgonde, alors que la subdivision des fenêtres témoigne de l'influence de l'art de Pierre de Montreuil à Saint-Denis. Le jubé entrepris vers 1248 sera toutefois démoli après la prise de possession de Strasbourg par Louis XIV; de nombreuses gravures subsistent qui nous le représentent avec ses apôtres, ses baldaquins dont bon nombre sont conservés au Musée de l'Œuvre Notre-Dame à Strasbourg, alors que la Vierge à l'Enfant qui en formait l'ornement principal est déposée au «Cloister-Museum» à New-York. On peut se demander qui l'a incitée à émigrer! Les vestiges d'une galerie reliée autrefois à ce même jubé nous renseignent cependant sur l'existence d'un certain Magister Erwin, dit von Steinbach, qui aurait été, selon les uns, le maître-d'œuvre de la façade; selon les autres, il aurait simplement contribué à de multiples travaux. Le texte de

l'inscription est d'ailleurs équivoque: «hoc opus aedificavit magister Erwin».

Ainsi la bataille de Hausbergen en 1262 qui marque la décadence du pouvoir épiscopal et de son hégémonie sur la cité, n'a-t-elle en définitive eu qu'une incidence légère sur la suite des travaux. Rodolphe de Habsbourg porta lors de cette bataille la bannière de la ville: une Vierge qui étend les bras et tient sur ses genoux l'Enfant porteur d'une fleur de lys; elle est en tous points comparable à celle qui est représentée dans le vitrail de l'abside; le maître parisien Max Ingrand réalisa cette verrière à la demande du Conseil de l'Europe qui en fit don à la cathédrale de Strasbourg en 1956.

Fondée par l'évêque Berthold de Bucheck, la chapelle Sainte-Catherine, située au sud de la nef, fut accolée au transept. Nous y remarquons surtout des vitraux d'une beauté et d'une élégance exceptionnelles: ils sont dûs à Jean de Kirchheim (env. 1334-1340). Une série complète des Apôtres est représentée, en train de lire sur un phylactère les paroles du «Credo» inscrites en latin. Sainte Madeleine et Sainte Catherine sont figurées à côté d'eux.

Le même style de vitraux se découvre à la Cathédrale de Fribourg-en-Brigau et appartient au style dit «international» du milieu du 14^{ème} siècle.

L'harmonie de la nef va de pair avec l'harmonie des couleurs des vitraux. Partout pénètre une

lumière tamisée qui éclaire avec discrétion le grès rose, tout en mettant en évidence une multitude de personnages. Nulle part sans doute une telle série d'empereurs ne fascine le regard: celui-ci contemple les Hohenstaufen qui ont été de fervents admirateurs de cette contrée. Frédéric Barberousse, qui porte son sceptre de la main gauche, est là pour nous rappeler qu'en 1189 il avait réuni une armée de croisés qu'il a conduits en Terre-Sainte pour ne plus en revenir. Saint-Bernard qui avait prêché une croisade antérieure en 1045 dans la cathédrale romane n'avait-il pas posé les jalons indispensables? Tous se retrouvent ici: les Carolingiens, les Ottoniens, les Habsbourgeois, Frédéric II et Konradin. Chacun, pour sa part, a aimé se retrouver dans cette ville, sans se douter que, quelque jour, la cathédrale à travers ses vitraux, rappellerait au souvenir des générations futures leur existence, au sein même de l'un des monuments les plus prestigieux de l'architecture gothique.

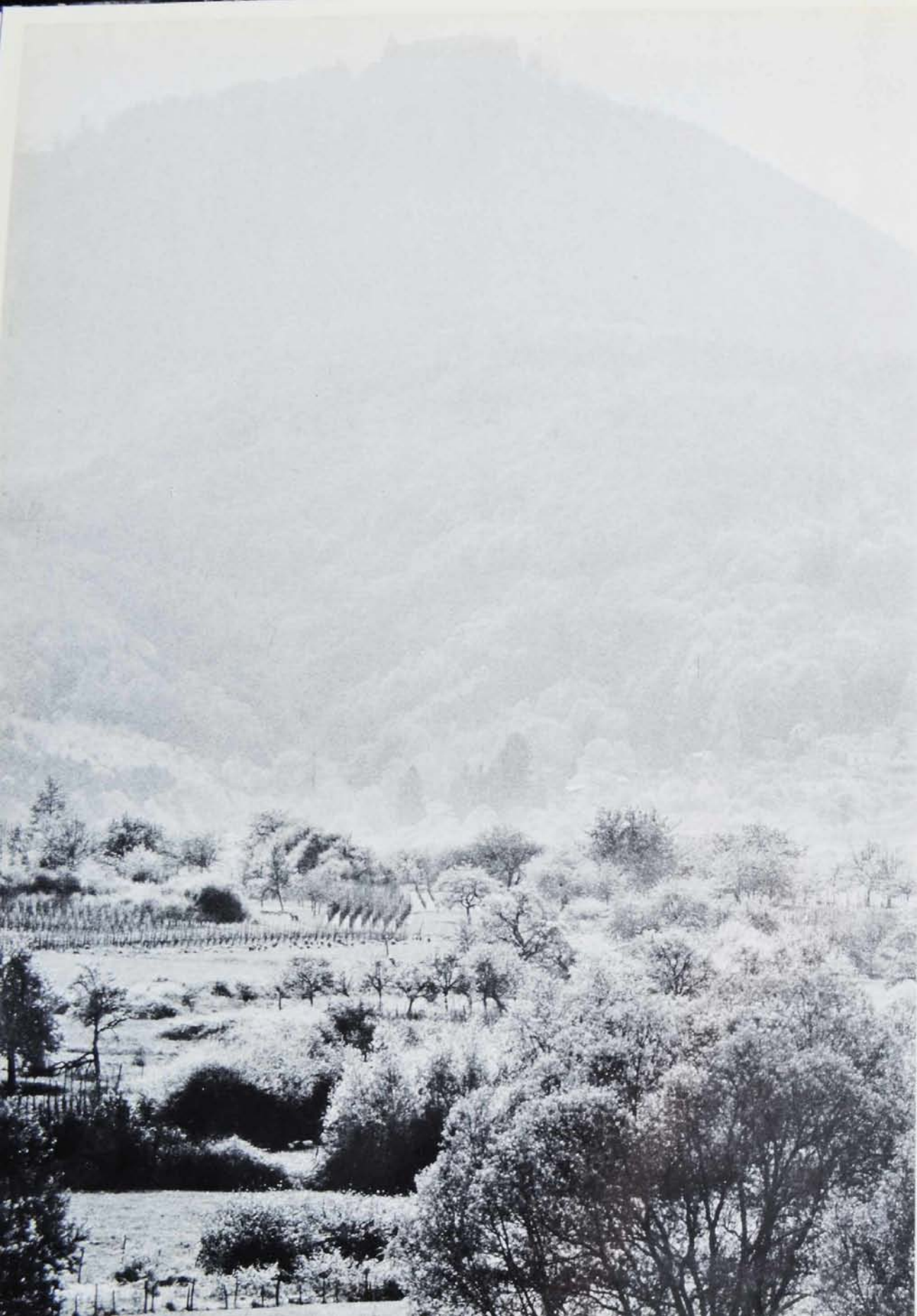
Mais quels sacrifices ne fallut-il pas consentir pour parfaire cette nef: nul doute que toute une population y œuvra de toute son âme, avec courage et ardeur. Tout autour de la cathédrale, les noms des rues évoquent les vaillantes corporations bourgeoises: tailleurs de pierre, cordiers, serruriers, bateliers qui se ravitaillaient au Marché-aux-Herbes, au Marché-aux-Poissons, qui étanchaient leur soif près de l'impasse de la bière avant de retourner à l'Œuvre Notre-Dame.





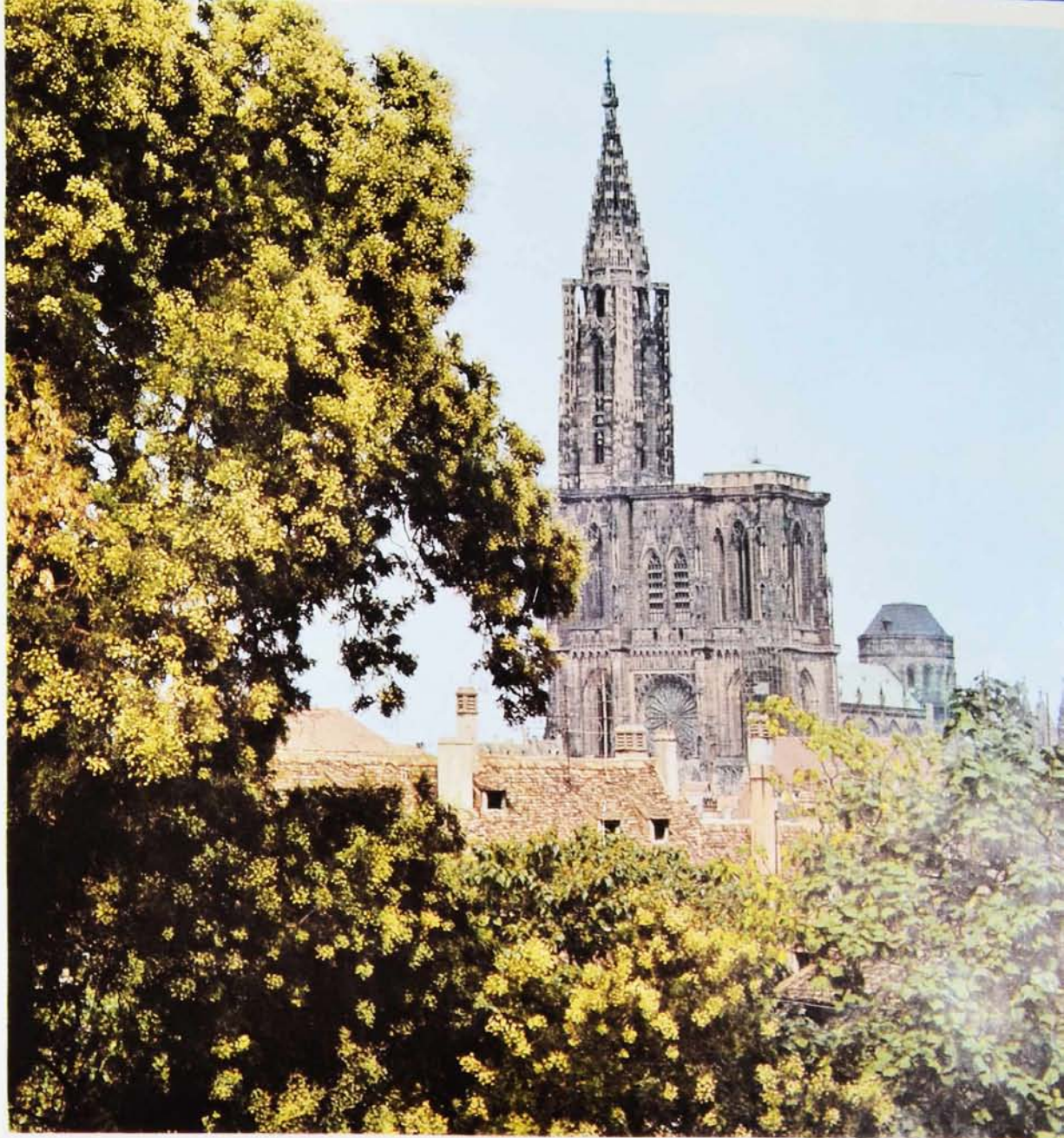
2
Dans la brume
printanière,
vignobles près de
Riquewihr.











La Cathédrale de
les toits
vieille

6
Tilleuls en fleurs
devant l'église Saint-Jean
à Strasbourg.



8
 Marché aux-Cochons-de-
 Lait: «et quelquefois
 même ils s'assoient
 nonchalamment sur le pavé».



9
 La rue d'Austerlitz, l'un
 des accès vers la ville.

10
 Place de la Cathédrale
 avec la Maison «Kammerzell»
 et une partie de la
 plus ancienne pharmacie
 d'Europe.



HOTEL

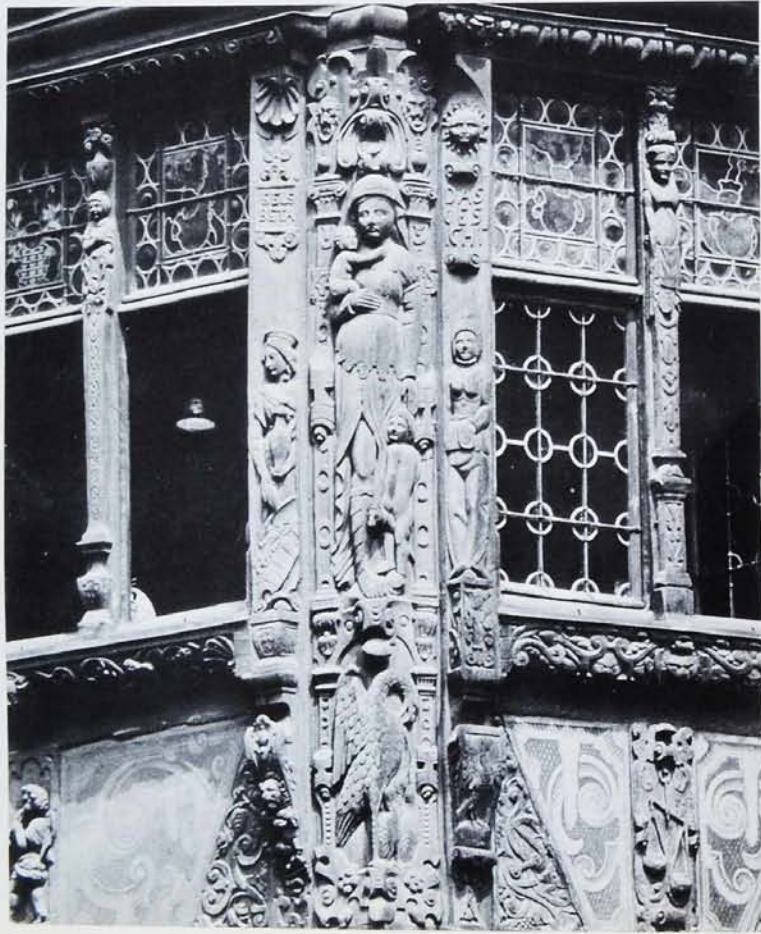
LES FLORES DE LA RUE

DROGUERIE DU SE

DROGUERIE DU SERPENT



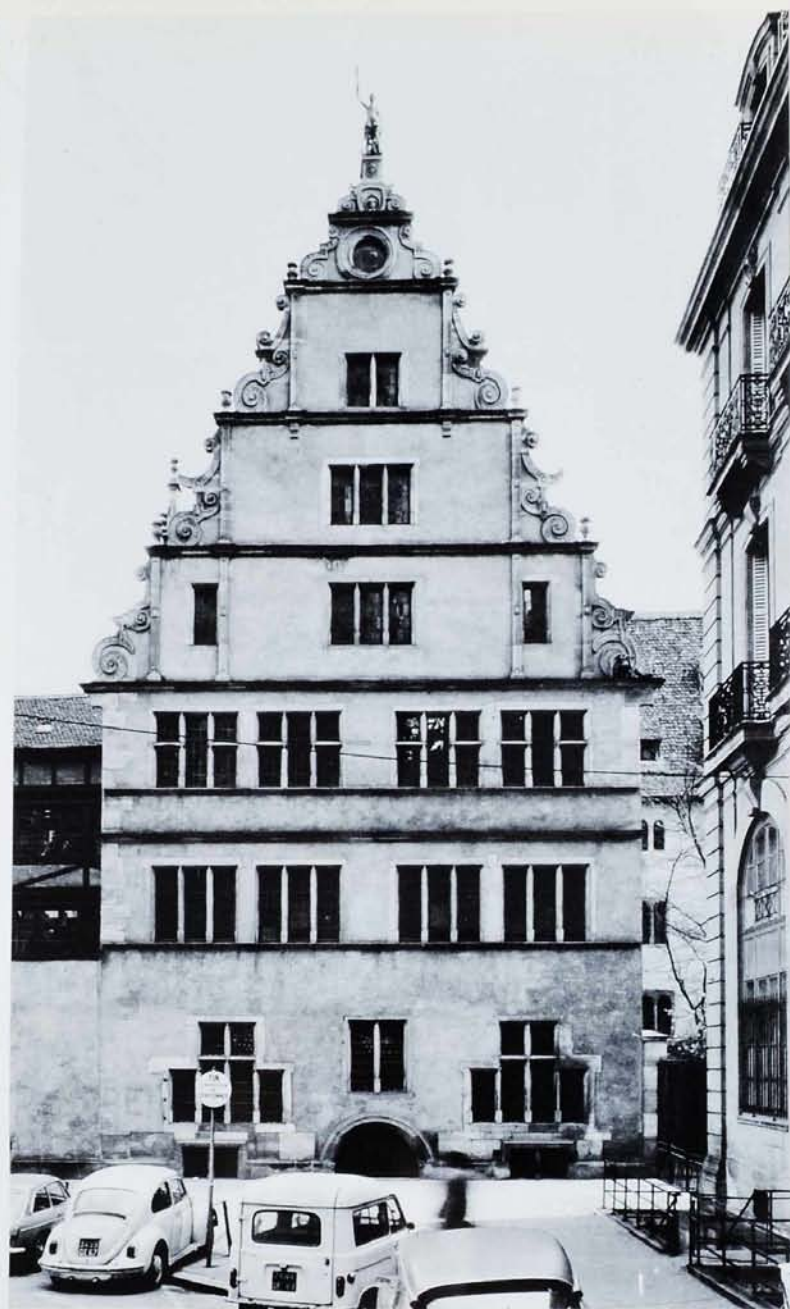
11
 Splendides colombages
 sculptés sur la façade
 de la Maison
 «Kammerzell» (1586)







12
Animation place Gutenberg.



13
L'aile «Renaissance»
de l'Œuvre Notre-Dame
(1578)

14
Chef d'œuvre de la
Renaissance (1585):
l'actuelle Chambre de
Commerce et d'Industrie,
autrefois Hôtel de Ville.
Au milieu de la place,
le monument Gutenberg
(David d'Angers, 1840)





15
Du haut de la
Cathédrale,
toitures de la vieille
ville.





16
Place Broglie
(ancien marché aux chevaux):
l'Hôtel de Hanau-
Lichtenberg, construit
en 1736 par Joseph-Massol,
aujourd'hui Hôtel de Ville.
C'est là que fut décidée
la constitution de
l'Assemblée Européenne
(1949)

Été

En été, les ruelles de Strasbourg offrent ombre et fraîcheur; sur les places publiques, la végétation est à son apogée. Les traditionnels géraniums ornent les balcons. Les pétunias barriolés de rouge et de blanc rappellent les couleurs de l'Alsace, et celles de Strasbourg à la fois. On aime aussi songer aux promenades dans les Vosges, pour échapper quelque temps au flot des visiteurs qui affluent dans la métropole alsacienne. Bière et vin coulent d'abondance pour étancher la soif des gosiers asséchés; les jus de fruits forment leur complément. Les vergers alsaciens produisent pommes, cerises, poires, pêches, mirabelles, reines-claude, quetsches; dans les jardins, la cueillette des fraises, des groseilles, des cassis va bon train. C'est aussi l'époque des confitures et des conserves de légumes. La ménagère sort des placards, bassines en cuivre et bocaux. Depuis peu, toutefois, les compartiments des congélateurs ont remplacé stérilisateurs et papiers soufrés. Mais dans presque chaque demeure, en bonne place, trônent le pot à œufs en grès au sel de Betschdorf, ou encore des moules en terre cuite de Soufflenheim. Leurs décors inspirés par des motifs d'une naïveté charmante sont composés de fleurs: tulipes, marguerites, muguets, ou de feuillages stylisés. Le long des rivières, à Strasbourg le long de l'Ill, des pêcheurs tendent des appâts dans l'espoir d'une pêche fructueuse de brochets, d'anguilles, de gardons, de tanches, de perches ou de sandres dont la maîtresse de maison préparera une matelote au vin blanc; à défaut, il faudra se

contenter d'un barbeau, d'un chevesne ou d'une brême. Sinon il ne restera au pêcheur malchanceux qu'une solution: faire une provision de truites chez le poissonnier pour éviter la déception familiale.

En toute saison, les Wynstüb (voir photographie) accueillent une clientèle d'amateurs et de connaisseurs. On y apprend à déguster le Sylvaner, le Riesling, vins blancs secs; puis on appréciera la saveur du Gewurtztraminer, du Muscat, du Pinot blanc, l'arôme du Pinot noir et le bouquet du Tokay d'Alsace. Comme vin de table courant, l'Edelzwicker, composé de vins de cépages nobles permettra au gourmet d'exercer ses talents. Tarte à l'oignon, quiche lorraine, salade de cervelats, saucisses de Strasbourg ou jarrets de porc sont servis selon les traditions. Quelques palais plus exigeants dégusteront une douzaine d'escargots ou du saumon fumé dans l'un de ces restaurants où «la cuisine est faite par le patron» ou par un chef expérimenté. Ajoutons à cette énumération les plats de gibier: faisan, chevreuil, lièvre accompagnés de champignons et d'airelles, au besoin d'une pomme cuite, d'une tranche d'ananas ou de quelques baies de raisins. Les fromages forment une escorte souvent parfumée à ces agapes; le Munster y figure toujours en bonne place. Il précède un sorbet aux myrtilles, aux fraises des bois ou aux framboises. L'heure du repas est sacrée: c'est l'heure de se retrouver en famille ou de bavarder entre amis et de lier connaissance. Personne ne voudra

quitter la table avant d'avoir savouré le «petit verre» de quetsche, de kirsch, de framboise ou de mirabelle, sous prétexte que le «patron en boit aussi». Il faut faire bonne contenance!

Mais quelle que soit la direction choisie pour notre promenade, nous ne saurons éviter la place Kléber, où un garage souterrain accueille notre voiture, et nous voici en face d'une variété de magasins, de boutiques. L'artisanat alsacien produit fort heureusement des objets agréables à contempler: poteries ornées, cristaux, poupées à têtes en bois, peintes ou sculptées. Les sujets portent les mêmes costumes que les villageois d'antan: l'ami Fritz, issu tout droit du conte d'Erckmann-Chatrian, la citadine avec son chapeau à deux cornes, la paysanne avec châle et coiffe à dentelle tuyautée, ou encore la villageoise à jupe brodée, et tant d'autres . . .

Le respect de la religion s'exprime, selon la région, par le choix des couleurs; plus vives dans les villages à prédominance catholique, celles-ci deviennent plus austères dans les zones rurales protestantes. Invariablement, nous retournons dans le secteur piétonnier autour de la cathédrale.

Ainsi passerons-nous devant l'ancien hôtel de ville de 1585, place Gutenberg. Cette construction, exemplaire prestigieux du style architectural de la Renaissance en Alsace, nous étonne par ses larges lignes horizontales, ses pilastres et ses

chapiteaux décoratifs, où s'entremêlent les physionomies de quelques personnages de l'ancien conseil de la ville. C'est Hans Schoch, le concepteur du célèbre «Friedrichsbau» et de la terrasse bien connue du château de Heidelberg, qui en fut l'auteur. Mais pour mieux faire ressortir l'intérêt de cet édifice, il est temps de parler très brièvement de la Constitution bourgeoise de la Ville de Strasbourg.

En 1201, sous Philippe de Souabe, le privilège de ville impériale libre fut accordé à la cité alsacienne. Cette décision fut confirmée en 1262 par Rodolphe de Habsbourg, après la fameuse bataille de Hausbergen, connue sous le nom de «Waltherianum», ou guerre contre les évêques. Walther de Geroldseck, malgré l'appui d'une partie de la noblesse, fut défait.

Peu de temps après, les bourgeois s'établissent en corporations; la voie leur avait été tracée par la corporation des bûcherons dont les statuts remontent à 1232. Ainsi artisans, bourgeois et patriciens se regroupent. Pour se protéger contre des attaques éventuelles et contre les incursions des seigneurs-brigands et de leurs hordes pillardes, ils décident la construction d'une importante enceinte fortifiée.

Derrière les remparts de la ville, son encadrement de fossés et de voies d'eau, l'habitant pouvait se sentir en sécurité.

La tour du «Bourreau» qui en faisait partie, date de 1293 et existe toujours. D'autres tours, reliant

les «Ponts Couverts», suivirent au 14^{ème} siècle. On peut dire qu'à partir de 1332 les corporations s'emparent du pouvoir; une constitution apparaît en décembre 1482 qui stipule le nombre des membres du conseil de la ville, choisis par cooptation ou par élection. Trois cents échevins dirigeront les affaires de la cité. Un «ammeister» et quatre «stettmeister» en forment la curie noble. De plus, la bannière de Strasbourg précédera toutes celles des autres provinces du Saint-Empire Romain Germanique. Enfin, près de l'Ancienne Douane érigée en 1356, s'organisent des foires annuelles qui témoignent d'une intense activité commerciale et artisanale.

Tout comme dans les villes hanséatiques, le commerce strasbourgeois est favorisé par la proximité des voies d'eau et par une situation géographique privilégiée qui est à l'origine des migrations le long de la vallée du Rhin.

Péages et droits de douane, taxes et impôts constituaient les recettes essentielles décidées par le Conseil de la Cité qui se réunissait dans un palais: la Chancellerie.

Deux escaliers en permettaient l'accès; une légende veut qu'au cours du 14^{ème} siècle, deux familles nobles se disputassent l'hégémonie du pouvoir: les Zorn et les Mullenheim. Afin d'éviter que les querelles ne dégénèrent en batailles rangées, comme ce fut le cas en 1332, lors d'une mémorable «empoignade» entre les

tribus, la sagesse voulut que deux escaliers fussent érigés de part et d'autre de l'édifice. Ce dernier s'ornait d'ailleurs des bustes de Barbe d'Ottenheim et de Jacques de Lichtenberg à propos duquel les femmes de Bouxviller organisèrent une véritable bataille rangée.

Quand la chancellerie médiévale fut délaissée pour la construction réalisée selon les plans de Hans Schoch, les conseils de la ville sont déjà organisés de manière spécifique: tribunal des sept, conseil des treize, conseil des quinze, des vingt-deux et le grand conseil des trois cents.

Pendant la Réforme, rien ne fut modifié à cette organisation. Après la prise de possession de la ville par Louis XIV, cette administration, bien que placée sous la tutelle du pouvoir royal, subsista. Pendant la Révolution, le 21 juillet 1789, l'Hôtel de Ville fut pris d'assaut, une partie des archives détruite et la constitution bourgeoise abolie.

Un maire, onze conseillers élus s'établissent au Palais des Rohan que le Prince-Cardinal Louis de Rohan avait quitté sous la pression des événements pour se rendre en pays de Bade, à Ettenheim, où il mourut en 1803.

Mais, qu'il le veuille ou non, le visiteur est attiré par la flèche de la Cathédrale, haute de 142 m; achevée en 1439, cette flèche reste la plus élevée de toutes celles construites pendant le Moyen-Age sur la terre du Saint-Empire.

Tournons donc délibérément le dos au monument Gutenberg pour nous rendre au bas de la rue Mercière, où l'on prend conscience du merveilleux pouvoir de fascination du grès rose d'Alsace. La façade, entreprise en 1276, alors que la nef avait été achevée en septembre 1275, se monte à 66 m. Sa pierre de fondation avait été posée par l'évêque Conrad de Lichtenberg (voir illustration).

Le portail principal, surmonté d'une rosace monumentale, s'inscrit dans un ensemble qui paraît doué de vie. Des filets de pierre sculptée retiennent dans leurs réseaux toute une population céleste, patriarcale et symbolique. Si la présence des trois entrées traditionnelles de l'art gothique ne surprend pas, il faut rechercher ailleurs l'explication de son originalité.

Elle réside d'une part dans le programme iconographique, d'autre part dans le fait que plusieurs maîtres-d'œuvre y ont exprimé, chacun, leurs conceptions architecturales.

L'iconographie se répartit sur trois étages: portails, rosace, thème du Jugement Dernier.

Le portail principal comporte les prophètes; dans les voussures figurent les scènes de la formation de l'univers, la vie des Patriarches (Arche de Noé), le martyre des Apôtres, les Evangélistes et les docteurs de la Loi et enfin, les miracles du Christ. Le tympan du portail principal est délimité par quatre lignes horizontales; les scènes essentielles du Nouveau Testament y sont illustrées, depuis l'entrée à Jérusalem jusqu'à celle de l'Ascension.

Du côté septentrional, l'enfance du Christ est confrontée avec la légende des Vertus en train d'anéantir les Vices. Le portail de droite nous offre, en dehors d'une illustration de la Résurrection et du Jugement Dernier, la parabole des Vierges folles et des Vierges sages. Elles ont d'ailleurs, toutes un air de famille, mais leurs conceptions de la vie et leurs expériences s'expriment tantôt par des physionomies impénétrables et taciturnes, tantôt par la déception et la tristesse, tantôt encore par un sourire engageant et narquois. C'est vers la vierge souriante et perverse à la fois que se tourne le Tentateur; il rit: assurance, fierté, bonheur, succès, orgueil, on ne le sait. Dans son dos, serpents et crapauds de mauvais augure s'accrochent à son manteau et s'appêtent à le dépecer. A leurs pieds, sur des cubes qui servent de supports aux statues, sont tracés les signes du zodiaque et les travaux du mois, pour rappeler la sagesse de la vie quotidienne.

En 1298, alors qu'Albrecht II visitait Strasbourg, un incendie éclate et interrompt les travaux de cette façade, une partie du quartier est consumée par les flammes, la toiture de la nef est gravement endommagée.

C'est de cette époque que date une prescription qui émane du magistrat. Aucun encorbellement ne devra dépasser les proportions indiquées à droite de l'entrée sud de la cathédrale, pour que nul ne l'ignore. Une triple barre encadre les mots

«Dies ist die Maase des Ueberhanges» – «telle est la dimension de l'encorbellement». L'étalon est là, à la vue de tous, en bonne place.

Après l'incendie, Maître Erwin, dit de Steinbach, qui semble avoir été le concepteur de la façade, a-t-il décidé de modifier le projet initial? Nous en doutons. Erwin habita Strasbourg dès 1284; il assista à la montée de la façade jusqu'au niveau de la rosace; il meurt en 1318. Entretemps c'est lui qui conçut le tombeau de l'évêque Conrad de Lichtenberg, décédé en 1299; il se trouve dans la chapelle de Saint Jean-Baptiste.

Son fils Jean assure désormais la suite des travaux jusqu'à ce qu'il meure en 1338. A ce moment, la façade atteint le niveau de la partie supérieure de la rosace. Son successeur, Maître Gerlach, est considéré comme l'auteur des tours latérales qui s'élèveront jusqu'à la hauteur de la plate-forme actuelle, soit à 66 m au-dessus du parvis, en 1365. La façade occidentale présente alors la silhouette traditionnelle des grandes cathédrales gothiques de l'Ile-de-France. Les contreforts et leurs statues équestres rappellent Clovis, Dagobert, Rodolphe de Habsbourg et Louis XIV, de gauche à droite; puis, au-dessus, Othon et les Carolingiens. Cependant, son originalité s'accroît, lorsqu'en 1385, un nouveau maître d'œuvre dessine le plan d'un mur intermédiaire destiné à relier les deux tours latérales et à «fermer» la façade. Les Strasbourgeois avaient en effet convoqué Maître Michel de Fribourg, un disciple des Parler, maîtres-d'œuvres de

Prague. Le parchemin qui présente ce dessin est en parfait état de conservation au Musée de l'Œuvre Notre-Dame; nous en garderons le souvenir d'un document presque unique en son genre, avec les indications nécessaires à la polychromie des personnages.

Mais si cette façade surprend à ce stade postérieur à 1385, elle fournit aussi la preuve de l'ouverture d'esprit du Magistrat de la cité. La multiplicité des projets, fruits d'une recherche infatigable de la forme la plus appropriée, conduira ainsi l'œuvre à un degré de perfection et surtout d'originalité rarement atteints ailleurs.

Nous sommes cependant loin de l'achèvement. A partir de 1399, il est de plus en plus fait mention d'une flèche dont la réalisation est confiée au maître d'Ulm, Ulrich von Ensingen. Quatre tourelles flanqueront un octogone vertigineux, lorsque meurt Ulrich en 1419. C'est alors que son couronnement est projeté par Jean Hultz, l'un des grands artisans de la cathédrale de Cologne, ou tout au moins de ce qui en existait à ce moment, c'est-à-dire l'abside et le transept. Huit arêtières serviront de supports à un lanterneau dont le sommet atteindra 142 mètres. Cette flèche ne devint pas seulement le symbole de la chrétienté, mais bien plus celui d'une entente au-delà des bornes de la cité. En l'évoquant, Victor-Hugo écrivit:

«Masse de pierre toute pénétrée d'air et de lumière, lanterne aussi bien que pyramide, qui vibre et palpète à tous les souffles du vent.»

Quant au fidèle, il s'attend évidemment que la cathédrale soit le reflet d'un enseignement. A Strasbourg, il semble qu'il puisse s'estimer satisfait, puisqu'il apprend, selon Albert Legrand, grâce au gâble qui surmonte le portail central, que, sans rupture aucune, de l'Ancien Testament la loi du Nouveau Testament se dégage.

Douze lions, symbolisant les douze tribus d'Israël, jouent sur les marches d'un escalier qui conduit au trône de la Vierge à l'Enfant. Sur les rampants, des joueurs de viole, des trouvères, des conteurs reflètent un aspect de la vie littéraire et musicale du Moyen-Age.

Pendant la Révolution, l'édifice abrite le temple de la Raison et près de 235 statues sont détruites par les iconoclastes, alors que, par un heureux hasard, certaines d'entre elles, dont celles de l'Eglise, de la Synagogue, de quelques Vierges sages et Vierges folles ainsi que celle du Tentateur sont déposées à l'Œuvre Notre-Dame.

Le portail Nord, construit vers 1505, est en grande partie l'œuvre d'Hans von Och, dit Jean d'Aix-la-Chapelle. Ce programme iconographique est dominé par un immense baldaquin de style gothique flamboyant qui abrite un Saint-Laurent martyrisé. Sur l'un des côtés figure l'adoration des Rois-Mages, de l'autre Papes et Evêques. Dans leur état actuel, ces statues furent entièrement restaurées par les ateliers de l'Œuvre Notre-Dame.

L'Œuvre Notre-Dame se dresse en face du côté Sud de la Cathédrale. Son histoire se confond avec celle de l'Edifice. La plus ancienne mention qui est faite de l'Œuvre Notre-Dame date de 1224; aujourd'hui comme autrefois, on y assure la gestion et la direction des ateliers des tailleurs de pierre. Aux dessins médiévaux sur parchemins, succèdent aujourd'hui des relevés de plans et des esquisses.

Les bâtiments qui la composent sont essentiellement un immeuble du 14ème s., un autre du 16ème s. destinés à la conservation de collections remarquables d'archéologie médiévale, de vitraux, parmi lesquels le plus ancien vitrail connu au monde et qui est parvenu intact à nos jours: le «Christ» de Wissembourg qui date de 1070. L'«Annonciation» par Schongauer, des sculptures de Nicolas-Gérard de Leyde, des œuvres de jeunesse du peintre Mathias Godfried Niethart, auteur du fameux retable d'Issenheim, voisinent avec des œuvres de Hans Baldung-Grien, des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, des peintures allégoriques et des natures mortes de Sébastien Stoskopf; elles nous démontrent, chacune à sa manière, le haut degré de génie auquel parvinrent les maîtres alsaciens.

Le Musée de l'Œuvre-Notre-Dame, en dehors de vitraux du 11ème au 16ème siècle, présente des sculptures médiévales et des documents étonnants: peintures, pièces d'orfèvrerie religieuses ou profanes, des meubles créés par des



Illustration extraite du
«Narrenschiff» ou
«La Nef des Fous»,
œuvre satirique de
Sebastian Brant.

artisans conscients de l'importance de leur art. Par exemple ces armoires dites «à sept colonnes» dont les proportions volumineuses disparaissent sous l'abondance des lignes verticales. Pour une part importante, les incrustations en bois d'essences diverses permettent la création de décors d'une harmonieuse variété. Les sculptures d'or-

nement: chérubins, torsades, arcatures, panneaux, caissons rappellent l'art de la Renaissance en architecture.

Notre imagination tend à reconstituer, à la vue des poêles en faïence et des tapisseries, la chaude ambiance des intérieurs d'antan, éclairés par des fenêtres ornées de vitraux suisses.

Parmi d'autres immeubles qui entourent la place de la Cathédrale, la Maison Kammerzell retient l'attention. Sa superstructure, particulièrement ornée: vertus théologiques, signes du zodiaque, musiciens, date de 1586. Sa toiture très escarpée représente le modèle même de ces constructions en bâtière, dont les pentes couvertes de tuiles plates abritaient les provisions. Pour mieux conserver ces dernières, les lucarnes faisaient office d'ouvertures d'aération. Comme dans bien des lieux publics de la ville, une peinture murale due à Leo Schnugg (vers 1910) rappelle un événement mémorable: l'arrivée en juillet 1576 d'une nef zurichoise; en dépit d'une navigation de dix-huit heures sur la Limmat et sur le Rhin, la bouillie de millet dont les navigateurs firent présent aux Strasbourgeois était encore chaude. Les quarante émissaires suisses voulaient démontrer que les Zurichois étaient en mesure de venir en aide aux habitants de Strasbourg «avant qu'un plat de millet n'ait eu le temps de refroidir». Des morceaux de cette mémorable marmite sont visibles au Musée Historique. Par contre, Jean Fischart qui narre l'expédition de la «Nef aventureuse de Zurich» avec force détails, fut honoré par un monument érigé en bordure de la rue de Zurich. Mais ce qui attire surtout le visiteur, c'est la gamme des spécialités gastronomiques qu'une carte alléchante offre au gourmet.

Plus loin, la pharmacie du «Cerf», au nom attesté dès 1262 et dont les voûtes remontent à la fin du 15^{ème} s., présente une superstructure de 1565. Goethe, qui habitait dans le voisinage (36, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons) y vint quelquefois pour s'entretenir avec le pharmacien de l'époque, dénommé Spielmann.

Les gloires littéraires strasbourgeoises ne se limitent pas, beaucoup s'en faut, au seul passage de Goethe.

Gotfrid de Strasbourg a illustré vers 1245 les lettres locales par son «Tristan et Yseult», tout comme les chroniqueurs dont nous ne citerons que Closener, Koenigshoven et Staedel; les prédicateurs comme Geyler, dit de Kaysersberg; les écrivains tels Sébastien Brant et Jean Fischart ne le cèdent en rien à Wimpfeling et à Jean Sturm qui forment, aux côtés de Thomas Murner, une élite savante.

Terre d'humanisme, Strasbourg devait s'entendre exprimer par la voix de l'illustre Erasme de Rotterdam, cet éloge significatif: «J'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans faction, une démocratie sans désordre, la richesse sans luxe, le bonheur sans outrecuidance.»

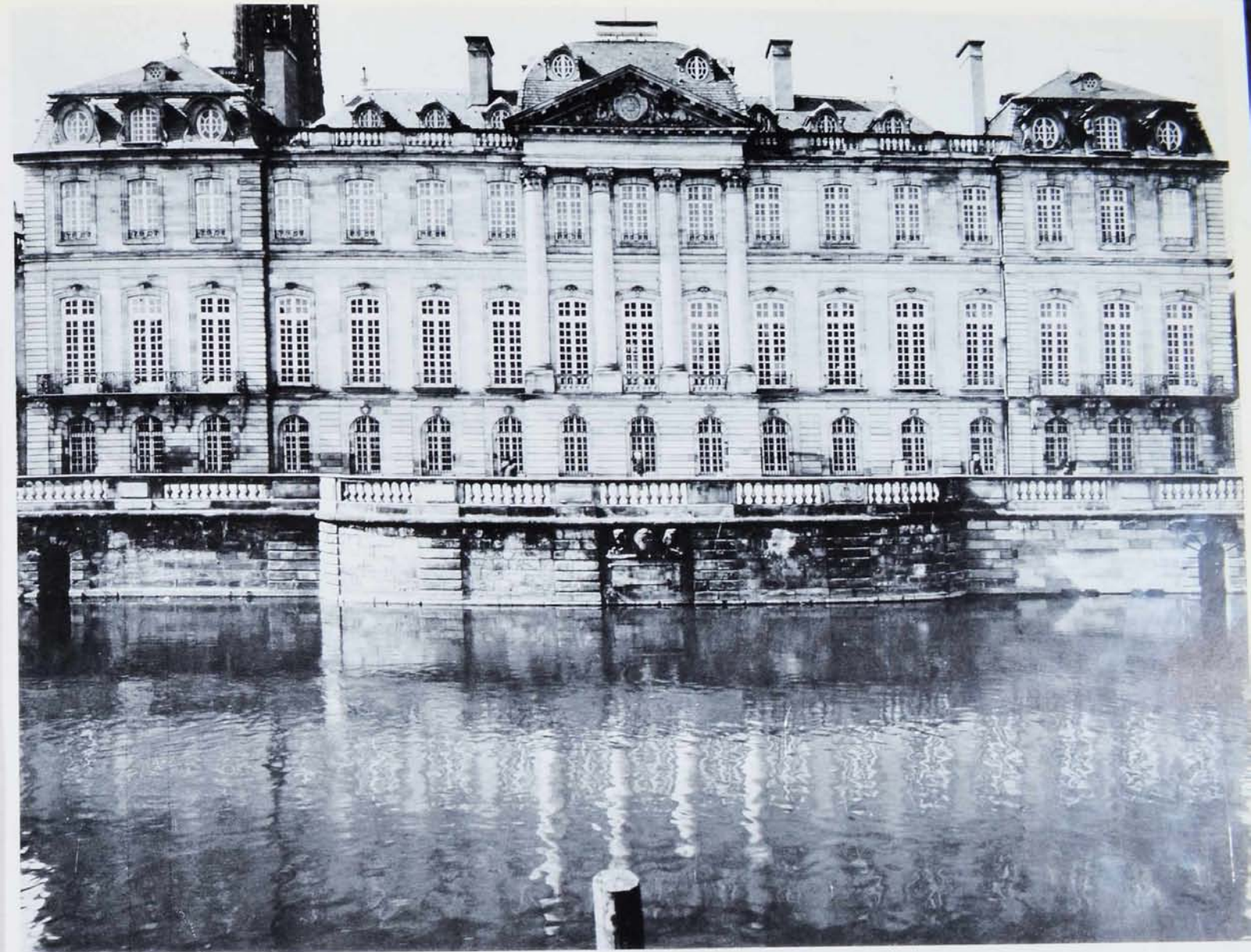
La vie culturelle strasbourgeoise placée sous de si heureux présages ne pouvait que s'épanouir davantage par la suite.



PALAIS DE JUSTICE

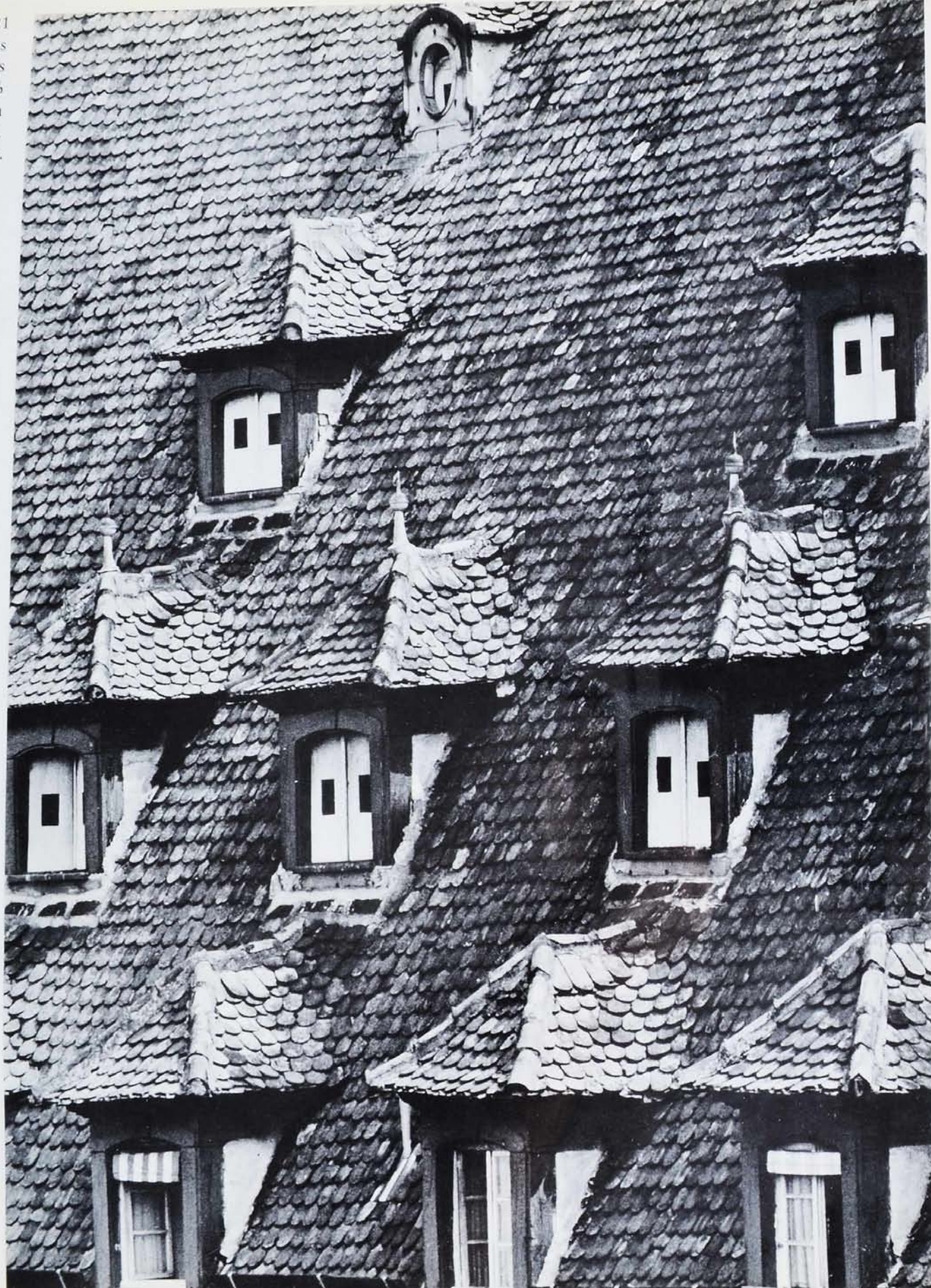
«Pont des supplices» et
«Ancienne Douane»
(1356);
aujourd'hui Musée
d'Art Moderne (1965)





Palais Rohan (constru
d'après les plans d
Robert de Cotte pa
Joseph Massol, 1731-1744
aujourd'hui Musée de
Beaux-Arts
d'Archéolog

Un bâtiment des
Hospices Civils
construit en 1716
par ordre du
prêteur royal,
J. B. de Klinglin.

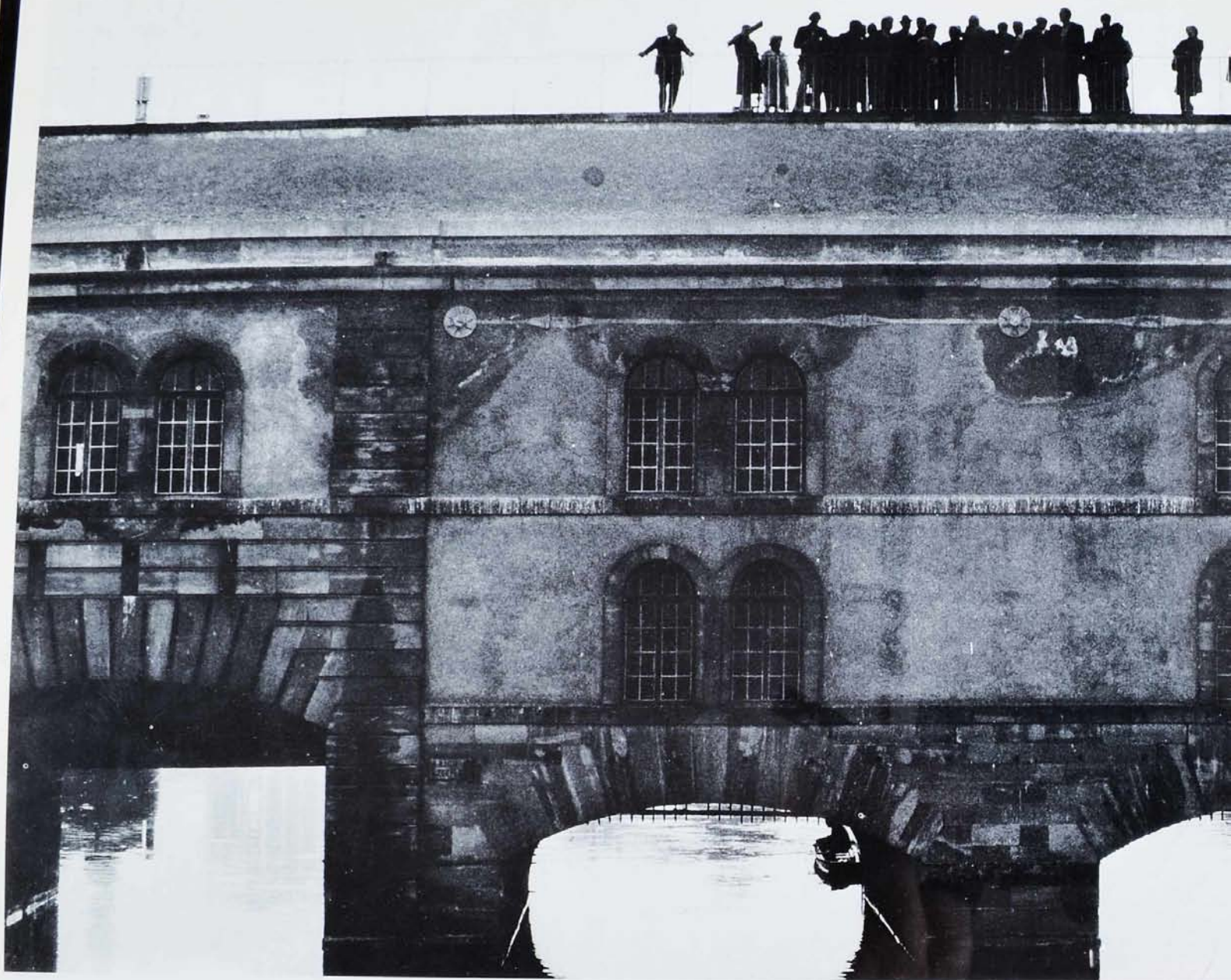




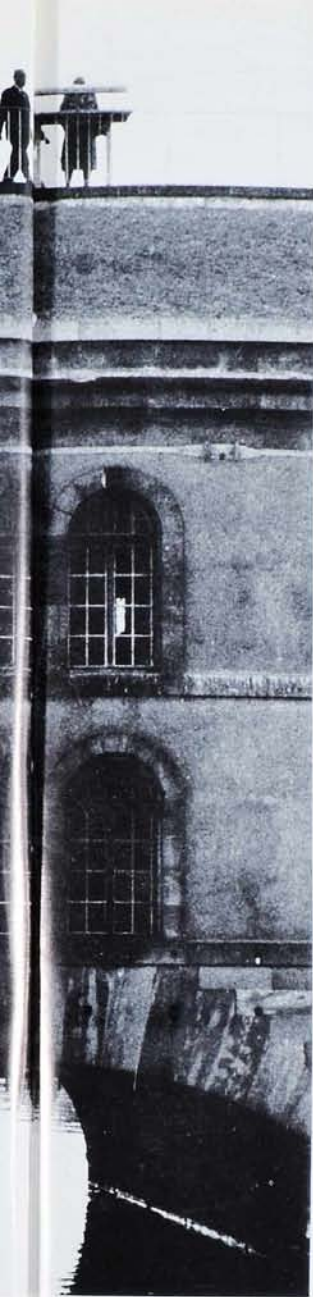
22
La Cour du
Corbeau,
ancienne Hôtellerie
de Poste (1522)







24
Le barrage Vauban (1681),
construit pour empêcher
les incursions par
voie d'eau.





Le plan d'eau du
«Woerthel»,
près de la
«Petite France».



27
La Maison des
Tanneurs
(1572)



28
Vue sur la rue du
Bain-aux-Plantes.



Quartier des
Tanneurs avec
«Lohkäs» (ancien poêle
des tanneurs).



31/32/33

Au centre de la ville:
la place Kléber.



Page suivante:

34

Vieilles rues dans un
village du vignoble.





Automne

Les champs sont dépouillés, les fruits récoltés, à part les variétés tardives. Dans le sol, quelques retardataires attendent le moment de voir le jour. Les brumes matinales annoncent généralement un jour serein. A Strasbourg la température est clémente, l'air est tiède. Les raisins sont presque mûrs. Pendant les vendanges, la fête populaire s'organise; les vieux usages se perpétuent. Le long de la route des vins, il est prudent de faire réserver sa chambre ainsi que sa table, sinon . . . il est préférable de renoncer au voyage. Les villages de vigneronns reçoivent à ce moment-là un surcroît de population. Les viticulteurs ne se sont pas laissé imposer les principes de la vie américaine, et encore moins ceux d'une production à l'échelle du gigantisme. Tout comme antan, le vin fermente sans qu'on le sollicite, qu'il s'agisse d'un Riesling, d'un Gewurtztraminer, d'un Muscat. On trouve même du Pinot Noir, une variété de cépage qui produit, selon bien des connaisseurs, le meilleur vin rouge qui soit. Dans le vignoble alsacien, les traditions, considérées ailleurs comme surannées, ont survécu; les vigneronns ressentent une fierté légitime à pouvoir offrir un vin corsé, «gouleyant», mais pas trop doux.

Bien entendu, les variétés sont plus prisées selon la zone de production. A Turckheim, par exemple, le Muscat croît dans le «Brant». La dégustation s'y érige en institution et l'on peut vouer un véritable culte à l'une ou l'autre des variétés. Quelquefois, les noms de lieux émergent; cer-

tains sont pittoresques: «Gaensbrennel», «Son-nenglanz», «Mandelberger», «Kastelberg», «Sporen», «Mantelkragen», «Steinklötzler», «Kaefferkopf», «Katzenthaler», et bien d'autres encore . . .

Les Vosges que l'on distingue aisément depuis Strasbourg, une fois les brumes matinales dissipées, portent le long de leur flanc oriental des vignobles recouvrant plus de 12000 hectares! Une récolte moyenne de 800000 à un million d'hectolitres par an correspond à la production de près de cent millions de bouteilles à long col traditionnelles.

Lors des cérémonies religieuses ou des fêtes locales, les villageois revêtent leurs habits régionaux en couleurs, en harmonie avec les maisons fleuries qui bordent les rues du village. De loin, l'on contemple la silhouette de la Cathédrale. Goethe ne l'avait-il pas aperçue depuis Heidelberg, si l'on en croit son témoignage?

A Strasbourg, pendant ce temps, règne la gaieté méridionale et un doux zéphir enveloppe la ville. La température permet encore le port de vêtements légers et même châtoyants.

Les Strasbourgeois sourient de leurs propres histoires, que souvent ils inventent, et l'on ressent cette communicabilité du rire qui semble émerger d'une vieille tradition populaire!

Mais l'automne, par un contraste étonnant, marque la fin de la végétation: les feuillages

revêtent leurs couleurs mordorées. A Strasbourg on chante aussi des chansons satiriques, humoristiques ou mêmes caustiques. Des jeunes gens se prélassent sur les gazons le long de l'Ill ou même le long des rues. Le temps semble, par instants, s'être arrêté. Comme si l'on assistait à une audition des «Quatre Saisons» de Vivaldi, les oreilles perçoivent la chaude caresse des violons qui annoncent un vent chaud du midi.

Mais revenons à quelques données historiques. Gutenberg a séjourné une douzaine d'années à Strasbourg; c'est là qu'il mit au point, entre 1433 et 1445, les procédés de l'imprimerie à caractères métalliques mobiles. Dans ce but, il s'était associé à un orfèvre, Dryzehn, et à un charpentier. La raison de cette association était de «créer toutes les pièces nécessaires à l'impression».

On savait, certes, imprimer bien avant Gutenberg; des xylographes l'attestent, mais long et coûteux, le procédé n'avait guère eu d'impact réel sur la diffusion des connaissances. L'invention de Gutenberg fut célébrée comme l'avènement d'une vie nouvelle; l'imprimerie prit un essor considérable: en 1452, la «Bible», imprimée à Mayence, paraît! Un monument, place Gutenberg, créé par David d'Angers, commémore cette invention aux conséquences encore insoupçonnées: «Et la lumière fut» . . .

54 Pendant ce temps, les maîtres d'œuvres de la Cathédrale ne restent pas inactifs. Le nom de

Hans Hammer mérite d'être signalé pour deux ornements: la chaire et les orgues. Edifiée en 1485 selon les dessins de Hans Hammer pour le prédicateur Geiler de Kaysersberg, la chaire se pare de cinquante statuette. Cette pièce d'orfèvrerie comporte des baldaquins aux dessins variés. Le thème principal en est la Crucifixion; la présence de huit apôtres, à côté desquels se dressent de petits anges porteurs des instruments du martyre de chacun d'eux, dénote un remarquable souci de composition. Les piliers illustrent l'évolution de l'Ancien Testament vers le Nouveau Testament: les Tables de la Loi portées par Moïse sont surmontées d'un peuple d'âmes déchues et de la statuette de Saint-Jérôme. Le pilier central porte la Vierge à l'Enfant. On peut aussi se demander qui fut ce mystérieux Geiler de Kaysersberg: il dénonce avec une vigueur peu commune la vie fastueuse de ses contemporains. La chaire lui est interdite, mais les charpentiers qui voulaient l'entendre encore, lui érigèrent au centre de la nef une estrade.

Un humoriste sculpta un petit chien au pied de la balustrade, reflet du souci de ce prédicateur à l'égard de sa propre sécurité!

La console des orgues est le résultat d'une heureuse composition entre un fleuron orné d'anges musiciens, qui date de 1395 environ, d'une tribune qui remonte à 1493 et d'une structure plus vaste à larges panneaux sculptés qui encadrent la partie supérieure des orgues

construits par Silbermann entre 1712 et 1716. Le pupitre comprend 3 claviers et 39 registres. Seule la disposition en est originale, les orgues ayant été intégralement restaurés depuis.

Par contre, fort pittoresques sont les personnages qui entourent la console: un marchand à barbe noire vante sa marchandise, un héraut annonce des nouvelles et Samson éprouve sa force en entr'ouvrant la gueule d'un lion. Il était de tradition, lors des services les plus longs de la période médiévale, de manœuvrer ces personnages qui, par le truchement d'un servent caché dans la console, déversaient sur l'assistance des quolibets, déclenchant ainsi des rires et des réflexions saugrenues. L'un de ces personnages, le «Rohraffe» ou mannequin des orgues, se plaignait jadis, en son langage, de la concurrence déloyale du coq de l'horloge, à la voix plus perçante.

Ce ne sont ni les sermons de Geyler, ni les propos du «Rohraffe», qui rétablissent la paix dans les esprits. La cité se met du côté des Suisses et de la couronne de France. Afin d'échapper à la convoitise de Charles le Téméraire, des territoires alsaciens se placent sous la protection de la couronne de France (1469-1474), jusqu'au moment où le Duc de Bourgogne est tué à Morat, près de Nancy (1477).

De bonne heure la Réforme fut introduite à Strasbourg qui devint un fief important du protestantisme. Martin Bucer, de Sélestat, Ma-

thieu Zell, de Kaysersberg, W. Capiton, de Haguenau se retrouvent à Strasbourg presque en même temps que Jean Calvin qui y prêche de 1538 à 1541. Pendant cette période, sous l'impulsion de Jacques Sturm, est fondée l'«Académie latine» d'où émanent les trois universités actuelles (1538).

Sur le plan politique, Jacques Sturm, le Stettmeister, plutôt que de rechercher des alliances, préfère se cantonner dans une attitude de neutralité. Certes, le culte catholique est suspendu à partir de 1529 dans la Cathédrale. La population se convertit presque intégralement au protestantisme; les catholiques sont peu à peu éliminés. Des milliers de Huguenots se réfugient à Strasbourg. Ils entraînent dans leur sillage un cortège de coutumes françaises.

Lorsque, en 1552, le roi de France, Henri II, s'empare des évêchés de Toul, de Verdun et de Metz, Jacques Sturm manœuvre avec une clairvoyance remarquable. Le roi s'avance jusqu'aux portes de Strasbourg, les Strasbourgeois lui ayant interdit l'accès du pont du Rhin ainsi qu'ils l'avaient refusé à Charles-Quint. A ce moment-là, Jacques Sturm fit actionner un canon dénommé «Mésange», issu des fonderies locales. Grâce à ce canon, devenu légendaire, les ennemis reculèrent et le danger fut écarté de Strasbourg!

Le nombre des étudiants de l'Académie s'accroît, celui des chaires aussi: 4 chaires en théologie et en droit, 2 en médecine, 6 chaires d'humanités.

Les professeurs sont rétribués par des dons et des prébendes, provenant en grande partie de la fondation Saint-Thomas. Le droit de conférer les titres de docteur est accordé à l'Académie par le traité d'Aschaffembourg (1621); Strasbourg devient une ville universitaire de niveau international; les Suédois encouragent les professeurs strasbourgeois à venir enseigner dans leur pays; ainsi Boecler, élève du célèbre mathématicien et historien Bernegger, est-il convié par la reine Christine du Suède à se rendre à Upsala.

Les édifices publics sont nombreux; il en existe beaucoup qui datent d'avant la guerre de Trente Ans; il s'agit d'abord d'ouvrages de défense. Le plus connu d'entre eux est celui des «Ponts-Couverts»; les noms des quatre tours médiévales qui en font partie sont bien révélateurs: nous avons déjà parlé de la tour du «Bourreau», la plus ancienne (1293); puis vient la tour des «Français», dressée sur l'îlot de la «Petite France»; celle des «Chânes» ou des «Galériens», et finalement la tour de la «Question» (voir photographie).

A proximité, la «Petite France» et surtout le «Quartier des Tanneurs» nous offrent une théorie de maisons à colombages dont les façades semblent plonger dans l'eau (voir photographie). Dans la rue du Bain-aux-Plantes, le «Lohkäs» ou «Taverne des Tanneurs» a fait peau neuve, les maisons voisines aussi. La tradition voulait que l'écorce de chêne, une fois son tanin épuisé, fût utilisée comme combustible. Pîlée, cette écorce

était séchée dans des moules, comme de vulgaires fromages blancs, ce qui valut aux lieux ce nom bien curieux de «Fromage de Tanin», absolument incompréhensible pour le profane! La Fondation «Goethe», dont le siège se situe à Bâle, a fait restaurer l'une de ces maisons de manière remarquable. Les encadrements des fenêtres furent intégralement reconstitués. C'est une vue bien paisible que celle de ces maisons d'autrefois qui se reflètent dans l'eau de l'Ill sous la clarté de la lune ou l'éclat du soleil. On pense aussi avec quelque nostalgie au dernier tanneur qui quitta les lieux en 1939 pour ne plus y revenir.

La promenade au départ de la place de la Cathédrale en direction de l'Ill conduit le visiteur à travers un quartier de splendides maisons à charpentes apparentes desquelles émergent des immeubles du 16ème siècle en pierre de taille.

Sur le Marché-aux-Cochons-de-Lait (voir photographie) nous découvrons une construction à balcons; à son faite, trône une girouette en forme de chaussure. On prétend que les Strasbourgeoises, désireuses de danser avec l'empereur Sigismond (1414), le trouvèrent bien mal chaussé et lui procurèrent une paire d'escarpins dans la rue du Maroquin. En récompense, l'empereur aurait offert à chacune de ses partenaires un anneau en or.

Nous voici en face de la «Grande Boucherie» (1585) qui abrite aujourd'hui le Musée Historique. C'est là que se réunissaient les marchands, les bouchers. Ces derniers pratiquaient aussi les

œuvres capitales: leur mission était de plonger du haut du pont voisin, dénommé «pont des supplices», les bourgeois condamnés, après les avoir enfermés dans une petite cage métallique! Les infanticides, les meurtriers ainsi que les fraudeurs avaient à affronter ce genre de condamnations.

Au-delà du pont, nous remarquons le «Musée Alsacien». Sa cour intérieure est attrayante avec sa double galerie; elle permet de faire revivre l'ambiance cossue de ces maisons patriciennes d'antan (voir illustration). Ce Musée révèle aussi l'artisanat régional ainsi que les coutumes vestimentaires dont heureusement bien des survivances ont consacré l'usage.

Non loin, la «Cour du Corbeau» retient notre regard. Cette ancienne hostellerie de poste voisinait avec une auberge. Sa création remonte à 1522. De nombreux personnages y ont séjourné incognito ou, au contraire, de manière très officielle: Frédéric de Prusse sous le nom de «Comte Dufour», l'empereur Joseph II sous celui de «Comte de Falkenstein», à l'occasion d'un voyage à Versailles. D'autres encore: les princes électeurs palatins, Charles de Lorraine, le Maréchal Turenne . . .

On prétend, que, pour protéger le bois, les galeries de l'édifice ainsi que les charpentes auraient été enduites de sang de bœuf provenant de la Grande Boucherie voisine. Pour accéder

aux étages, un escalier en spirale est enclavé dans une cage hexagonale de fort belle allure, alors que le bâtiment principal est desservi par un escalier en pierre de taille dont les fenêtres sont placées de biais, selon la tradition des structures de l'époque de la «Renaissance».

Mais ne perdons pas de vue la gastronomie. Strasbourg se distingue par la qualité de ses restaurants; la bonne chère y est à l'honneur et n'a d'égal que le bien boire. Les menus sont aussi variés que le permet la saison. En dehors des spécialités que nous avons mentionnées par ailleurs, n'omettons pas de signaler le foie gras. C'est un cuisinier normand, engagé par le Maréchal des Contades, qui en établit la recette. La renommée de Henri Clause eut un développement inattendu: des élevages d'oies prolifèrent dans les fermes d'alentour avec une cadence accrue et leur gavage est placé au rang de l'une des plus traditionnelles institutions rurales.

Le long du quai des Bateliers, quelque peu masquée, se dresse en face du pont l'église Saint-Guillaume; sa flèche s'orne d'une ancre, emblème de la Corporation des Bateliers. Depuis 1536, l'ordre des Wilhelmites s'est préoccupé des étudiants pauvres.

Non loin de la place Saint-Etienne, l'ancien immeuble du Directoire de la Noblesse de Basse-Alsace, qui date de 1586, abrite aujourd'hui un foyer universitaire. Tout près, la

«Maison du Ciel» et le n° 15 de la rue de l'Arc-en-Ciel rappellent l'importance que prit à Strasbourg l'architecture du 18ème siècle. Pendant cette période, les architectes parisiens ont exercé une influence décisive sur les maîtres locaux et sur Joseph Massol en particulier.

Les thèmes habituels: quatre continents et quatre saisons figurent sur la façade de l'Hôtel Marabail et prouvent le souci constant de la recherche d'une riche sculpture ornementale ainsi que celle de l'équilibre dans les formes et dans les proportions. Les exemples ne manquent pas: place Broglie, l'Hôtel des Hanau-Lichtenberg (voir photographie), le palais du Prêteur Royal Gayot qui devint ultérieurement celui des princes des Deux-Ponts, l'Hôtel des dames d'Andlau, le Palais du baron de Türrckheim et tant d'autres, permettent au visiteur d'incessantes découvertes. C'est d'ailleurs dans l'ancien palais des Hanau-Lichtenberg que fut décidée en avril 1949 la création de l'Assemblée Européenne qui conduisit à la construction du Palais de l'Europe (voir photographie).

De fait, les traités de Westphalie ratifiés en 1648 n'avaient en rien modifié les prérogatives de la cité et de ses habitants. Toutefois, le 29 septembre 1681, Strasbourg est enclavée par les troupes de Louvois et le Magistrat signe l'acte de capitulation. Mais il fallut attendre le traité de Ryswick (1697) pour que fût officialisée l'inclusion de la ville dans le royaume de France.

Pendant la Réforme, le clergé avait émigré en partie, mais c'est un évêque qui accueillit le Roi-Soleil à Saverne lors de sa visite en Alsace en 1681. Pour donner davantage de lustre à l'évêché de Strasbourg, c'est à un membre de la famille des Rohan qu'est confié l'épiscopat strasbourgeois. Quatre princes cardinaux devaient s'y succéder avant la Révolution. Des dynasties de prêtres royaux se constituaient: Klinglin, Gayot, parmi d'autres. Le commerce y est florissant, d'autant plus que la ville est hors des douanes françaises. Enfin, Strasbourg devient l'une des plus importantes villes de garnison du royaume. L'hôtel du Maréchal du Bourg, le nom de la place Broglie, celui de la place du Maréchal des Contades en témoignent.

Par-dessus tout, plane l'ombre des Rohan dont le palais, projeté par l'architecte royal Robert de Cotte (1731-1744), est réalisé par le maître local Joseph Massol. Il a fière allure; il est destiné aux grandes réunions et aux festivités; le roi Louis XV y séjourne avec Marie Leczinska. Les feux d'artifice, les défilés des membres des corporations, les réjouissances, les joutes nautiques, transportent le peuple de joie. Le comte de Gagliostro hante ses murs; on y pratique même des séances d'occultisme: Saint-Martin, Messmer, Swedenbourg y sont devenus des noms familiers. Marie-Antoinette y séjourne avant de rejoindre Louis XVI à Paris; elle est accueillie comme une reine.

Leurs revenus énormes permettent aux princes cardinaux de Rohan de faire reconstruire à deux

reprises le château de Saverne. Les emblèmes du soleil en ornent les murs; à Strasbourg ceux-ci portent les effigies des dieux antiques. Tout respire l'abondance, la gaité, l'insouciance, et pourtant un volcan se déchaîne qui va anéantir la monarchie et obliger Louis de Rohan, le cardinal de l'affaire du collier de la reine, à se retirer dans sa province d'Ettenheim en pays de Bade où il mourut en 1803, alors que l'empereur Napoléon Ier s'apprêtait à habiter son palais, après la victoire d'Austerlitz en 1805.

Prestigieux dans le domaine architectural, le 18ème siècle strasbourgeois le fut aussi dans le domaine artistique: le château des Rohan, aujourd'hui Musée des Beaux-Arts, contient une collection exceptionnelle des faïences réalisées par les manufactures successives des Hannong; pendant longtemps, les faïenceries strasbourgeoises ont soutenu une concurrence acharnée face à celles de Sèvres et de Vincennes. Devant de telles œuvres, le spectateur indécis ne sait s'il doit apprécier la technique, la délicatesse des motifs et des formes ou encore leur variété et leur raffinement.

C'est pendant cette période que de grands peintres ont illustré la tradition léguée par Hans-Baldung-Grien et par Sébastien Stoskopf. Louthembourg qui naquit dans un immeuble situé le long du Vieux-Marché-aux-Vins, se rendit célèbre à la cour d'Angleterre par ses peintures de scènes champêtres; Melling est réputé pour ses peintures de la vie de famille et Schall pour celles de la vie galante.

En 1775, Pigalle achève la mise en place du Mausolée du Maréchal de Saxe dans le chœur de l'Eglise Saint-Thomas. «Homme à femmes», le vainqueur de Fontenoy avait été blessé lors d'un duel avec le Prince de Conti. Au château de Chambord où il mourut, il avait déclaré à son médecin: «La vie humaine est un rêve éphémère; le mien fut magnifique, mais il dura trop peu». Il avait à peine 54 ans.

La vie strasbourgeoise semblait s'organiser à merveille: économie prospère, société brillante, visiteurs de marque: Herder, Goethe, Metternich et même... Bonaparte.

L'essor intellectuel est tout aussi remarquable: Daniel Schoepflin, historien, archéologue et historiographe du roi, légua une volumineuse bibliothèque à la ville de Strasbourg. Parmi les hommes de science, citons Hermann, Lobstein, Fried. Ce dernier fonda l'école des sages-femmes.

Cependant, le 21 juillet 1789, l'Hôtel de Ville est dévasté. Un maire élu, le baron de Dietrich, et onze conseillers prennent la relève. Le 26 avril 1792, le maire entonne un chant composé par le capitaine de l'armée du Rhin, Rouget de l'Isle, qui sera ultérieurement dénommé «La Marseillaise». La guillotine élève sa silhouette sinistre sur la place d'Armes, l'actuelle place Kléber. Le Franciscain défroqué, Euloge Schneider, y fait monter de Dietrich en 1793. Mais à son tour, il sera exécuté par ordre de Saint-Just que la

population exaspérée appelait «l'archange de la Terreur». Nous avons déjà parlé de l'iconoclastie à propos de la Cathédrale de Strasbourg.

Napoléon rétablit l'ordre peu à peu. Il est secondé par un préfet d'une valeur exceptionnelle, Lezay-Marnésia, qui favorise l'implantation de cultures productives, telles le houblon et le tabac.

En 1801, le Concordat est promulgué; il aura un complément: «l'article organique» de 1802 qui est toujours en application. En 1810, une Ecole Normale est fondée, en dépit de l'absence de textes précis à cet égard.

La Faculté de Médecine, réorganisée, compte dans ses rangs Sédillot, Schutzenberger, Stöber, Böckel et enfin Kuss qui sera, en même temps, maire de Strasbourg au moment de la capitulation en 1870. Louis Pasteur (1849-1854) y entreprendra des recherches sur la fermentation. Les Strasbourgeois accueillent dans la joie le couple impérial, Napoléon Ier et l'impératrice Joséphine après la victoire d'Austerlitz en 1805. En l'honneur de l'impératrice, le pavillon de

l'Orangerie, construit par Boudhors en 1805, s'appellera le pavillon Joséphine. En 1810, Marie-Louise, nièce de Marie-Antoinette et deuxième épouse de l'empereur Napoléon Ier, habite à son tour le Palais de Rohan. Plusieurs généraux de l'empereur étaient nés à Strasbourg: Kléber en 1753, Kellermann, le vainqueur de Valmy en 1735.

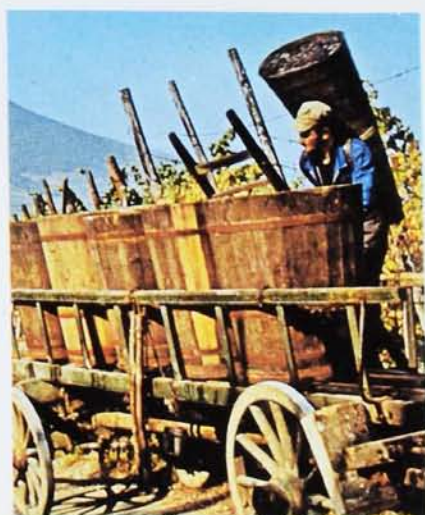
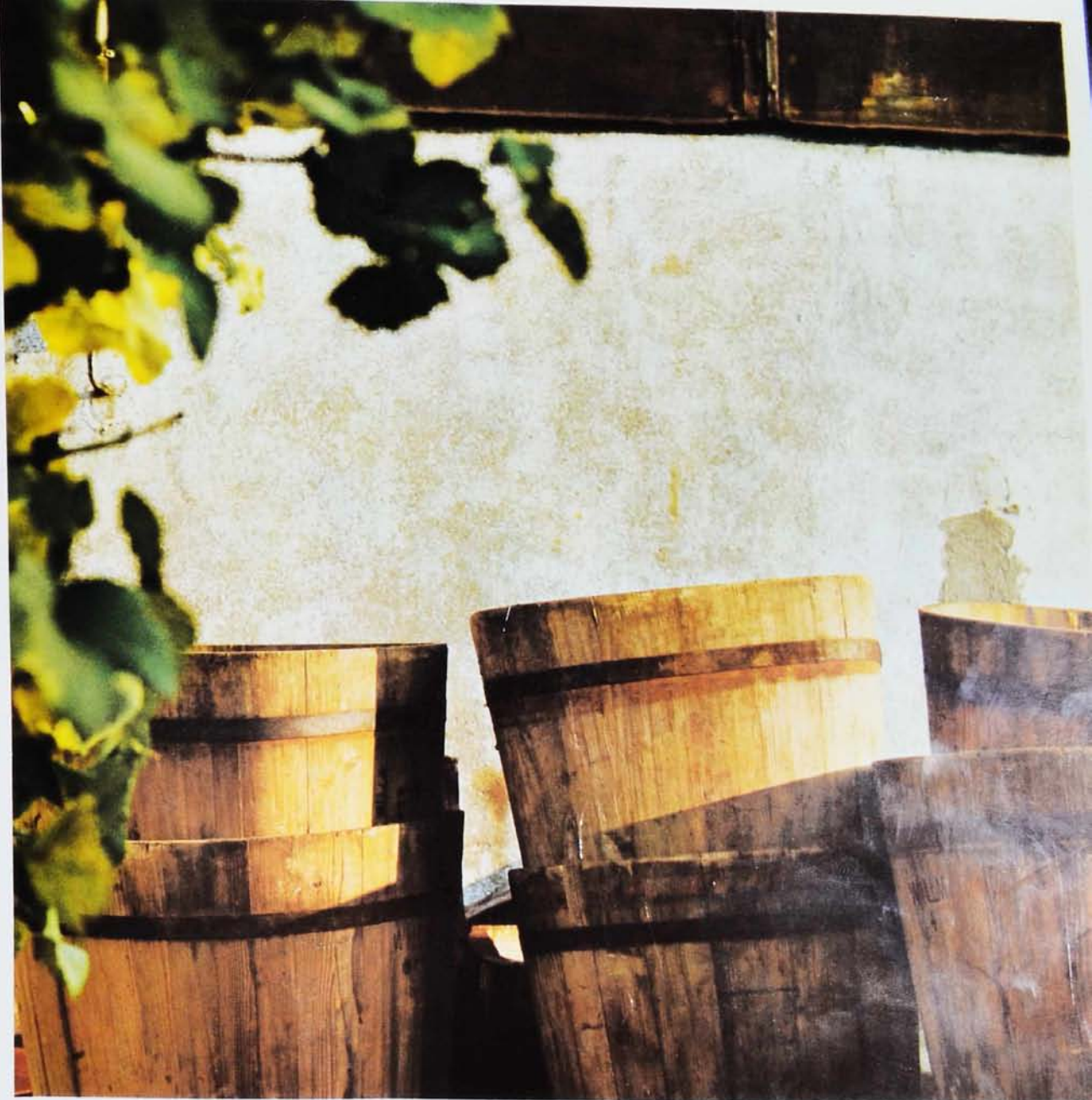
Les liens avec le centre de la France se resserrent: on assiste à l'inauguration du canal de la Marne au Rhin, à celle du canal du Rhône au Rhin; en 1852, Napoléon III inaugure la liaison ferroviaire avec Paris.

Ne nous étonnons donc pas que l'Alsace, et Strasbourg en particulier, aient voué une sincère admiration pour la famille impériale, à tel point que, lors de la naissance du roi de Rome, les habitants des communes rurales firent ériger des «bancs du roi de Rome» destinés à permettre aux grenadiers de prendre quelque repos.

Malheureusement, le destin allait se montrer impitoyable et un bouleversement immense allait forcer le cours des événements; les trompettes guerrières allaient à nouveau retentir.









38
Vue sur le Palais
Universitaire.





40
Vieille ville avec église
Saint-Pierre-le-Vieux
et pont Saint-Martin.

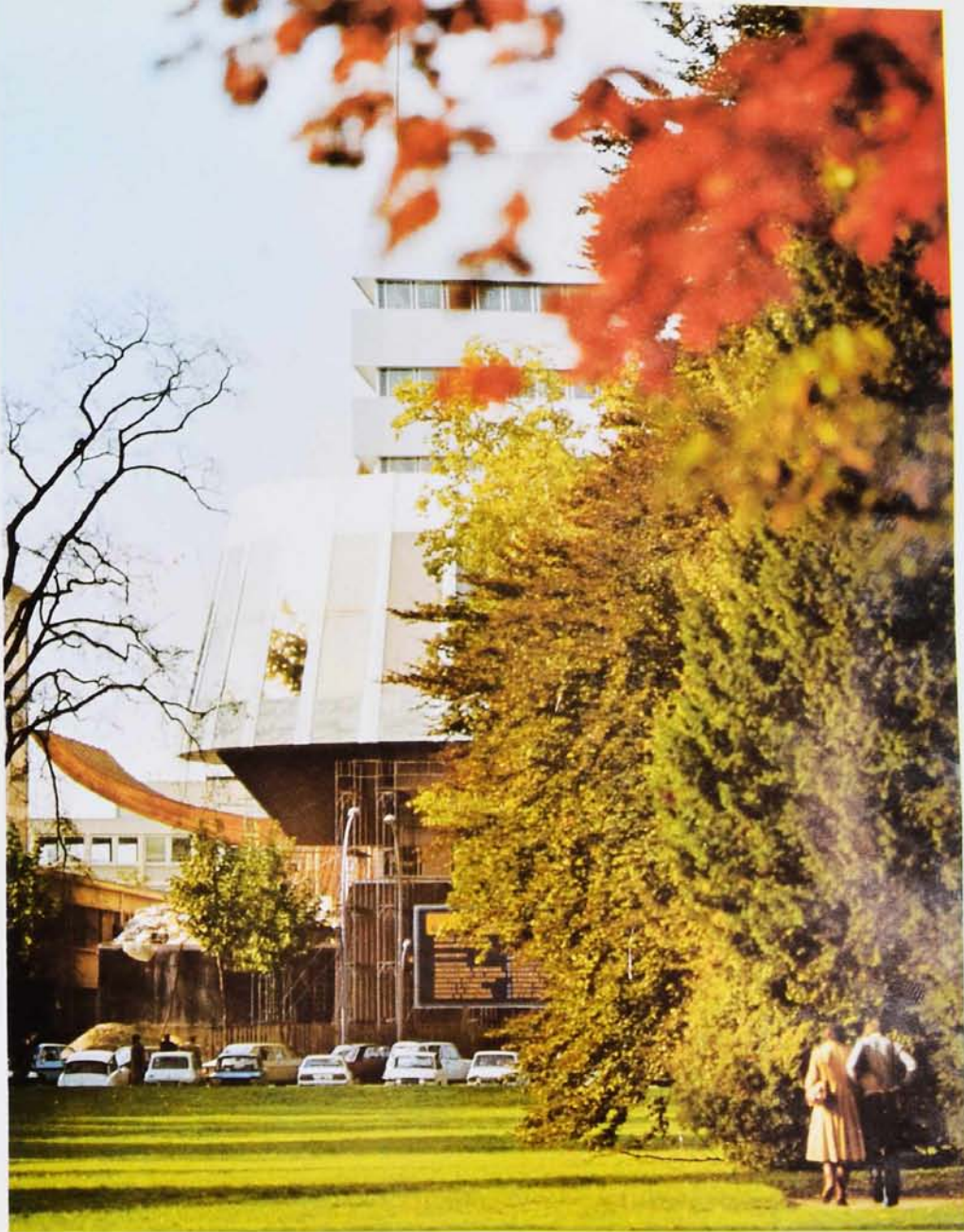


41
Pêcheur au bord de l'Ille

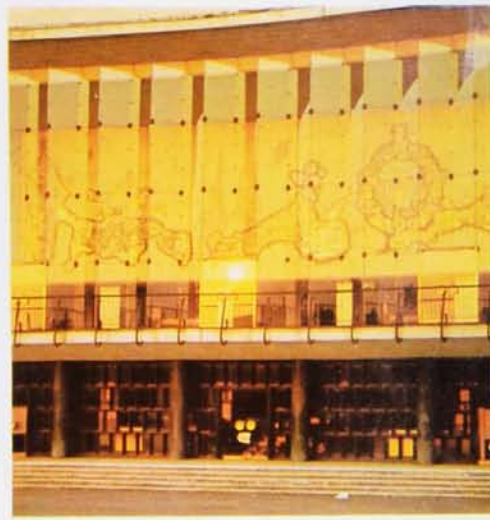


A NOS MORTS
1914-1918
1939-1945

Le Monument aux
Morts place
de la République
(Drivier, 1936).



43/44
Palais de l'Europe,
inauguré
en janvier 1977.



45
Palais de la Radio et
de la Télévision avec
fresque de Lurçat
(1960)







47
Parc de l'Orangerie.



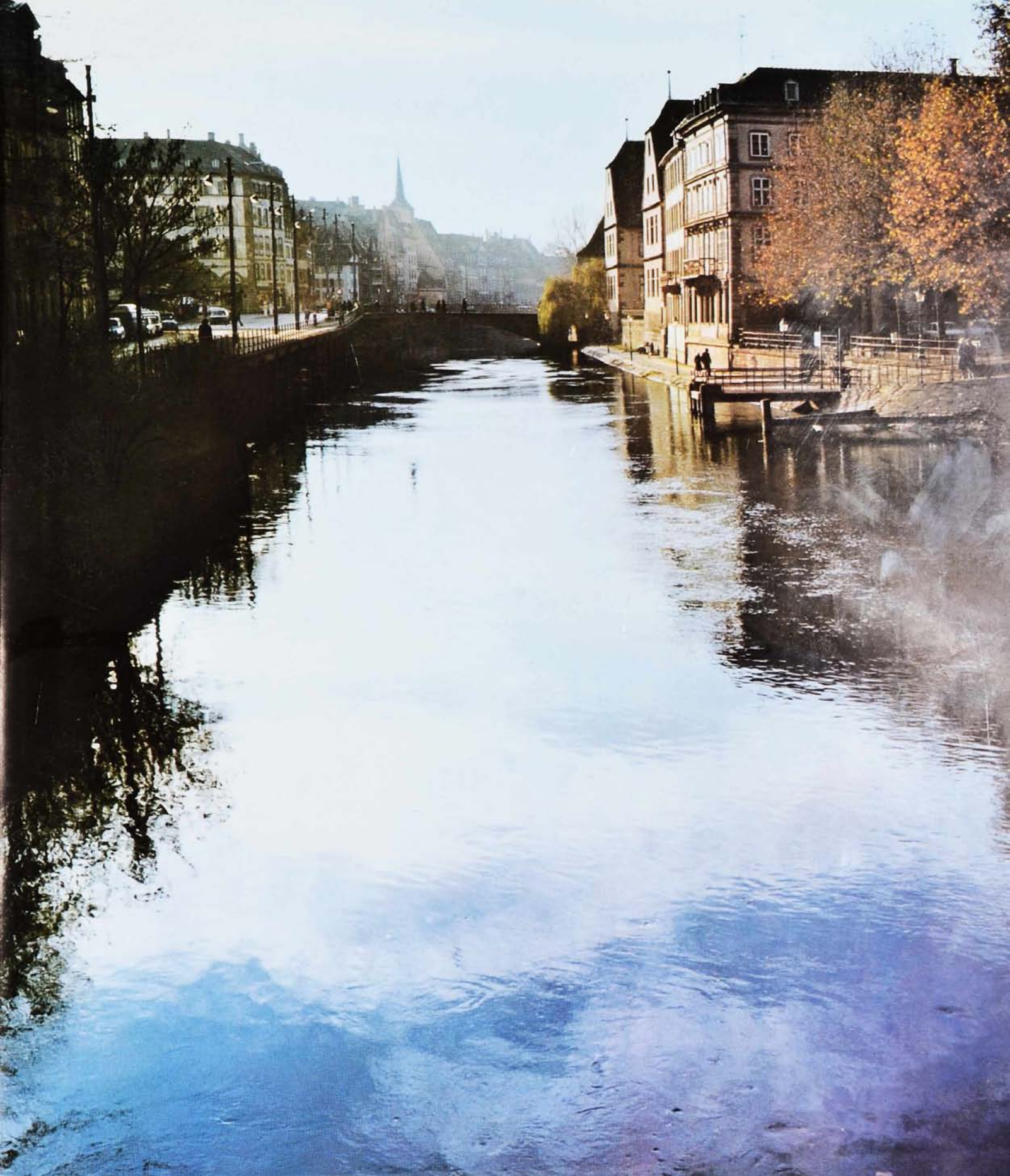
La fin de l'automne au
bord de l'Ill;
à l'arrière-plan, l'église
Saint-Nicolas.



Page suivante:

50

Au-dessus du portail
de la Cathédrale,
des œuvres
de l'époque
de la Renaissance.





Hiver

Les hivers strasbourgeois sont d'ordinaire doux, en dépit de chutes de neige sur les sommets des Vosges ou de la Forêt Noire. Dès la fin du mois d'octobre, des gelées matinales forment de fines carapaces blanchâtres; sur les arbres, les dernières feuilles dépérissent. Les citadins s'apprêtent à affronter la saison froide. Les visiteurs se déplacent par petits groupes; quelques-uns sont isolés: ce sont ceux qui «savent», les «connaisseurs» que l'on croise près de la place de la Cathédrale, ou encore dans les salles des Musées.

Ceux-ci sont abondamment pourvus et les visiter intégralement n'est pas une mince affaire. Au fil des ans, les catalogues s'allongent. Ils sont groupés dans un périmètre très restreint, comme pour laisser à l'amateur la possibilité d'un choix que leur proximité rend plus difficile encore.

Dans le Musée Historique, une maquette de la ville de Strasbourg du début du 18^{ème} siècle, retrace l'organisation urbaine d'alors; puissamment équipée par le Magistrat, puis par Vauban, la ville forte ressemble quelque peu à une «mer de toitures» (v. illustration). Selon une bonne vieille tradition, ces dernières étaient escarpées, les provisions étant engrangées sous les toits; les lucarnes, établies sur plusieurs rangs, servaient à favoriser leur conservation grâce au courant d'air permanent ainsi créé. Plus tard seulement, ces lucarnes, souvent agrandies, furent destinées à desservir des locaux habités.

Plus loin, s'étire le pont du Rhin dont l'ancêtre le plus ancien remonte à 1388; il était long d'environ 1500 mètres.

Pendant le 18^{ème} siècle, plans et projets d'aménagement de cette cité ne manquèrent nullement: selon Blondel, il eût fallu lui conférer une allure géométrique et ainsi envisager la démolition de nombreux édifices importants. Une autre difficulté majeure fut la présence de nombreux canaux intérieurs: le fossé des tanneurs qui traversait la ville en diagonale, les fossés du Rhin à l'emplacement de l'actuelle rue d'Or, ou encore de la rue de Zurich.

Mais pourquoi ne pas faire mention des fonderies strasbourgeoise dont plusieurs pièces sont exposées dans les salles de ce même musée? Les Strasbourgeois n'avaient-ils pas été parmi les premiers à faire usage de l'artillerie dès la fin du quatorzième siècle après la bataille de Crécy! Les corporations fournissaient d'ailleurs les hommes d'armes chargés de protéger l'indépendance du territoire de la petite république. Ainsi les corporations ne contribuaient-elles pas seulement à favoriser l'expansion artisanale ou marchande, mais encore à maintenir les milices.

Ces corporations avaient leur propre juridiction; la salle des séances du tribunal des marchands existe d'ailleurs toujours encore rue des Serruriers, à l'angle de la rue du Miroir. A proximité, la rue de l'Epine qui mérite qu'on la visite d'autant plus qu'elle est la seule à Strasbourg à offrir un alignement d'immeubles sensiblement identique à celui de la fin du dix-huitième siècle. Le marchand de fourrages y voisinait avec le mar-

chand de céréales; un peu plus loin s'était installé le salaisonnier. Un portail splendide date de 1664: il est orné de masques agrémentés de multiples sculptures représentant un personnage grotesque de face ou de profil. Ces demeures à la fois vastes et somptueuses situaient l'opulence d'habitants actifs et avisés. La plupart des affaires se traitaient en dialecte dont l'abandon ne fut que très progressif dans la mesure où l'expression française devenait indispensable lors des négociations.

Rien d'étonnant à ce que ce même dialecte restât la langue presque exclusive d'écrivains comme Théophile Schuler, Martin Feuerstein, Stoeber, Albert et Adolphe Mathis, que nous citons au hasard. Les illustrateurs tels Benjamin Zix ou Gustave Doré ont une réputation d'un niveau international. Parmi les sculpteurs du dix-neuvième siècle, relatons le nom de Bartholdi (1834-1904); né à Colmar, il devait atteindre l'apogée de sa gloire avec la réalisation de la statue de la Liberté qui se dresse à l'entrée du port de New-York. Ce monument était destiné à commémorer le centième anniversaire de la participation du Régiment des Deux-Ponts, en grande partie recruté à Strasbourg, à la guerre d'indépendance en Amérique entre 1775 et 1776. Malheureusement, il ne fut pas achevé à temps et ne fut inauguré qu'en 1886.

78 Vingt ans auparavant, en 1866, l'affaire de Königgratz (Sadowa) avait laissé prévoir une

évolution inquiétante. Quatre ans plus tard, la guerre éclate. Après les premiers coups de feu tirés à Woerth le 6 août 1870, les premières unités prussiennes apparaissent sous les portes de Strasbourg le 8 août 1870. La ville est assiégée le 11 août 1870; l'artillerie allemande tire sans relâche; plus de 190 000 obus détruisent plus de cinq cents immeubles. Un manuscrit d'une valeur inestimable, le «Hortus Deliciarum», est anéanti dans la bibliothèque dominicaine qui se dressait à côté de l'ancienne Académie, sur l'actuelle place du Temple-Neuf. Une abbesse, Herrade de Landsberg, y avait illustré la somme des connaissances indispensables à une future chanoinesse. Les murs des chapelles et des couloirs du Monastère du Mont Ste Odile comportent des fresques dont les auteurs s'en inspirèrent.

Fidèles à leur promesse de 1576, les Zurichois firent sortir de la ville deux mille femmes, enfants et vieillards le 15 septembre 1870. Douze jours plus tard, le Maire Kuss signait la capitulation; il obéissait ainsi aux instructions reçues de Paris; il quitta la ville pour se rendre à Bordeaux où il devait mourir quelques mois plus tard, à la fois humilié et déçu.

Le traité de Francfort avait prévu un délai d'option d'un an pour les Alsaciens et les Lorrains désireux de quitter la province annexée. Près de 50 000 optent pour l'émigration et se rendent en vieille France, en Afrique ou même en Amérique. Les députés alsaciens protestent et

réclament l'organisation d'un référendum afin de permettre aux populations de décider de leur appartenance, et d'échapper ainsi à la politique d'assimilation progressive. L'ironie, la causticité des propos semblent de bien faibles compensations à la soif de liberté. Le peintre colmarien Jean-Jacques Waltz (1873-1951) devenu célèbre sous le sobriquet d'«oncle Hansi», vante la culture alsacienne, ses traditions solides et fustige les habitudes, le mode de vie que tente d'instaurer l'école germanique.

On ne peut effacer plus de deux siècles de présence française, même en instituant la scolarité obligatoire en langue allemande. Témoin, Albert Schweitzer qui fait paraître en français son premier livre, une monographie sur Jean-Sébastien Bach, à Paris en 1904. A Strasbourg, Albert Schweitzer enseigne la théologie au séminaire protestant et c'est là qu'il décide de se consacrer aux études de médecine afin de fonder un hôpital à Lambaréné. Pour se procurer les fonds nécessaires, il joue de l'orgue à l'église Saint-Thomas.

Caractéristique est aussi cette fameuse «affaire de Saverne». A la veille de 1914-18, la cité comptait environ 9 000 habitants. En 1888, deux bataillons du 99^{ème} régiment d'infanterie allemande avaient pris quartier dans cette ville. Or, un jeune lieutenant, baron de naissance, gratifia ses subordonnés de «Wackes» (voyous); cette insulte s'adressait aux trente Alsaciens de la compagnie; de plus, une récompense de dix marks devait revenir à tous ceux qui pourraient

en poignarder un. Une flambée de colère accueillit la nouvelle. L'arrestation arbitraire d'une vingtaine de Savernois contribua à soulever la population alsacienne dans son ensemble. Lors de la mobilisation générale en 1914, 18 000 jeunes gens passent la frontière pour s'enrôler dans les unités françaises.

L'administration des Hohenzollern avait conçu pour Strasbourg des projets grandioses: construction d'un palais universitaire et aménagement d'un «campus» de plus de douze hectares, édification d'un observatoire de conception très moderne. Les hospices civils sont modernisés; la pharmacie qui date du 16^{ème} siècle, est restaurée. La ville devient capitale du Land «Elsass-Lothringen». Les bâtiments situés autour de la place de la République (autrefois «Kaiserplatz») dans un style qui mêle le néo-gothique à une forme évoluée de la néo-renaissance confirment cette désignation. De 1875 à 1903, les Strasbourgeois remboursent plus de quinze millions de marks nécessaires à la mise en œuvre de ces projets.

Entretiens, un grave danger menace la flèche de la cathédrale. Par suite de travaux d'endiguement du Rhin sous la direction du Colonel Tulla, la nappe phréatique baisse et les fondations en bois de chêne sous les piliers de l'édifice risquent de céder. L'architecte Jean Knauth entreprend des travaux de consolidation qui vont s'échelonner sur près d'un quart de siècle . . .

C'est par le fer et le sang que les longues hostilités de 1914 à 1918 marquent la crête des Vosges, à commencer par un face-à-face furieux autour du

Vieil-Armand. Une nécropole y témoigne de la mort de plus de quarante mille combattants, tués entre 1914 et 1916. La population accueille avec une joie sans mélange les troupes du général Gouraud le 22 novembre 1918. Une rue du centre de la ville commémore cet événement. Une période d'essor économique s'amorce péniblement; le Rhin est placé sous régime international; l'ouvrage hydroélectrique de Kembs inaugure une série de centrales; le Canal d'Alsace est en cours d'aménagement.

A Strasbourg, un Monument aux Morts, œuvre du maître parisien Drivier, est érigé place de la République en 1936.

La crise mondiale de 1929 avait entraîné l'apparition d'un marasme général qui formera outre-Rhin le ferment d'un nationalisme outrancier; Adolf Hitler précipitait l'Allemagne dans les tourbillons du nazisme. Médusés, les Strasbourgeois entendent des proclamations de revanche suivies d'exigences impérieuses: révision du traité de Versailles, ligne fortifiée le long de la rive droite du Rhin, cantonnement de troupes et extension de l'empire sidérurgique; le plébiscite sarrois devait favoriser ce plan, la Sarre étant rattachée au IIIe Reich.

L'évacuation de Strasbourg fut décidée le 1er septembre 1939. Une nouvelle guerre était imminente. La Wehrmacht investit Strasbourg le 19 juin 1940. L'occupation nazie soumet la population à une surveillance permanente; tout récalcitrant est déporté à Schirmeck ou au Struthof.

80 Plus de cent trente mille Alsaciens et Lorrains

devront endosser un uniforme qu'ils n'auront pas choisi.

La deuxième division blindée commandée par le Général Leclerc entre à Strasbourg le 23 novembre 1944. Le cauchemar avait duré quatre ans et les blessures, les deuils, les déchirements avaient été innombrables.

Il fallut reconstruire plus d'un sixième des habitations, mais également établir un organisme susceptible de créer la cohésion entre les Etats.

Dans les premières années de l'après-guerre, se tient à l'Hôtel de Ville de Strasbourg la première réunion des ministres du Conseil de l'Europe. Winston Churchill, Robert Schumann, de Gasperi, P.-H. Spaak s'y employèrent, secondés par leurs collègues. Le Maire de Strasbourg, Pierre Pflimlin, futur Président du Conseil, est convaincu de l'aboutissement d'un tel projet d'entente. Au Palais provisoire de 1950 succède en 1977 le «Palais de l'Europe» actuel.

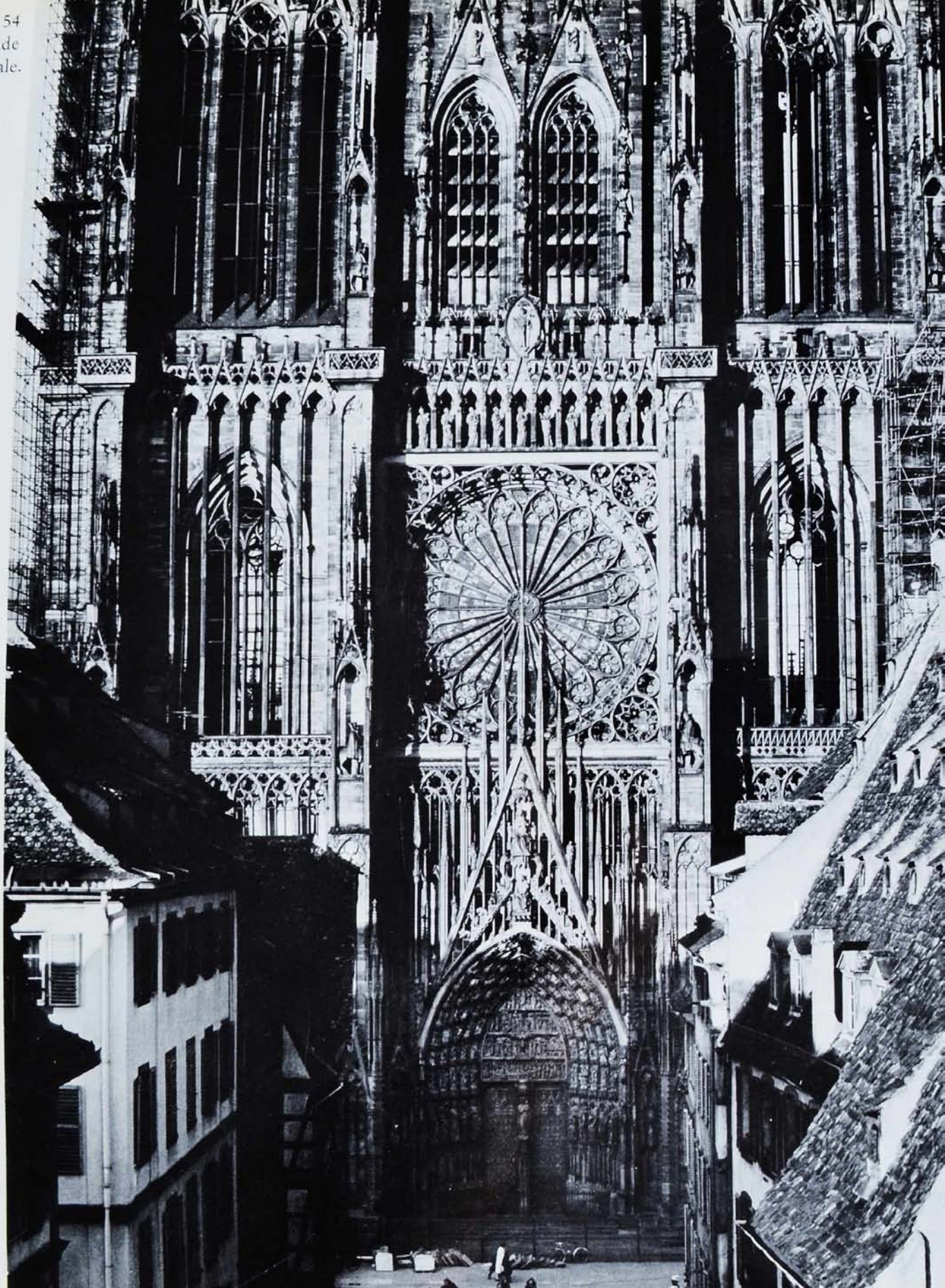
Le pont du Rhin, inauguré en septembre 1961, s'appelle désormais Pont de l'Europe. Ainsi Strasbourg, de ville meurtrie, devient-elle le trait d'union des peuples européens; dans ce domaine, comme dans bien d'autres, son rayonnement s'intensifie.

La population qui comptait 180 000 habitants en 1939 s'élève à 280 000 habitants en 1974. Les Universités accueillent plus de 25 000 étudiants. La bibliothèque nationale et universitaire, les musées, apportent le témoignage d'une tradition artistique, littéraire et humaniste qui consacre son rôle de plaque tournante de l'Europe.



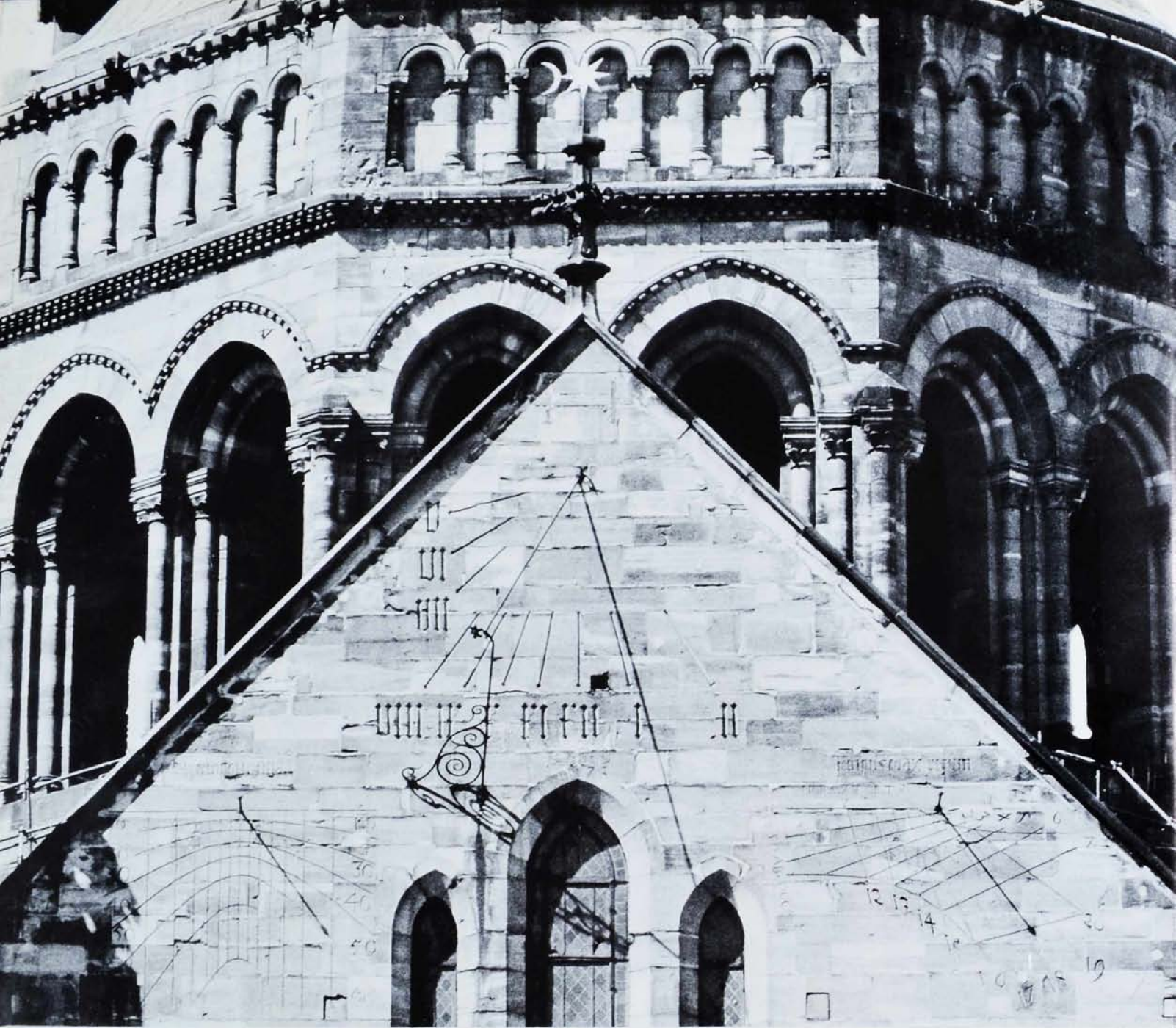






Tentateur et Vierges
folles au portail droit
de la façade de la
Cathédrale.







57

Portail roman géminé au
sud du transept: Ecclesia,
Dormition de la Vierge,
Couronnement de la
Vierge
et Synagogue

56
Cadrans solaires le long
du pignon de la façade sud
(à l'arrière-plan,
colonnade romane)



La lanterne
de la flèche

(Jean Hultz, maître
d'œuvre de Cologne,
1439)









Pages suivantes:
Vitreaux des
Empereurs au
collatéral Nord de la
Cathédrale;
le deuxième
en partant de la droite:
Frédéric-Barberousse.

Pilier des Anges
(env. 1235).

Grande rosace et
fenêtres du triforium.

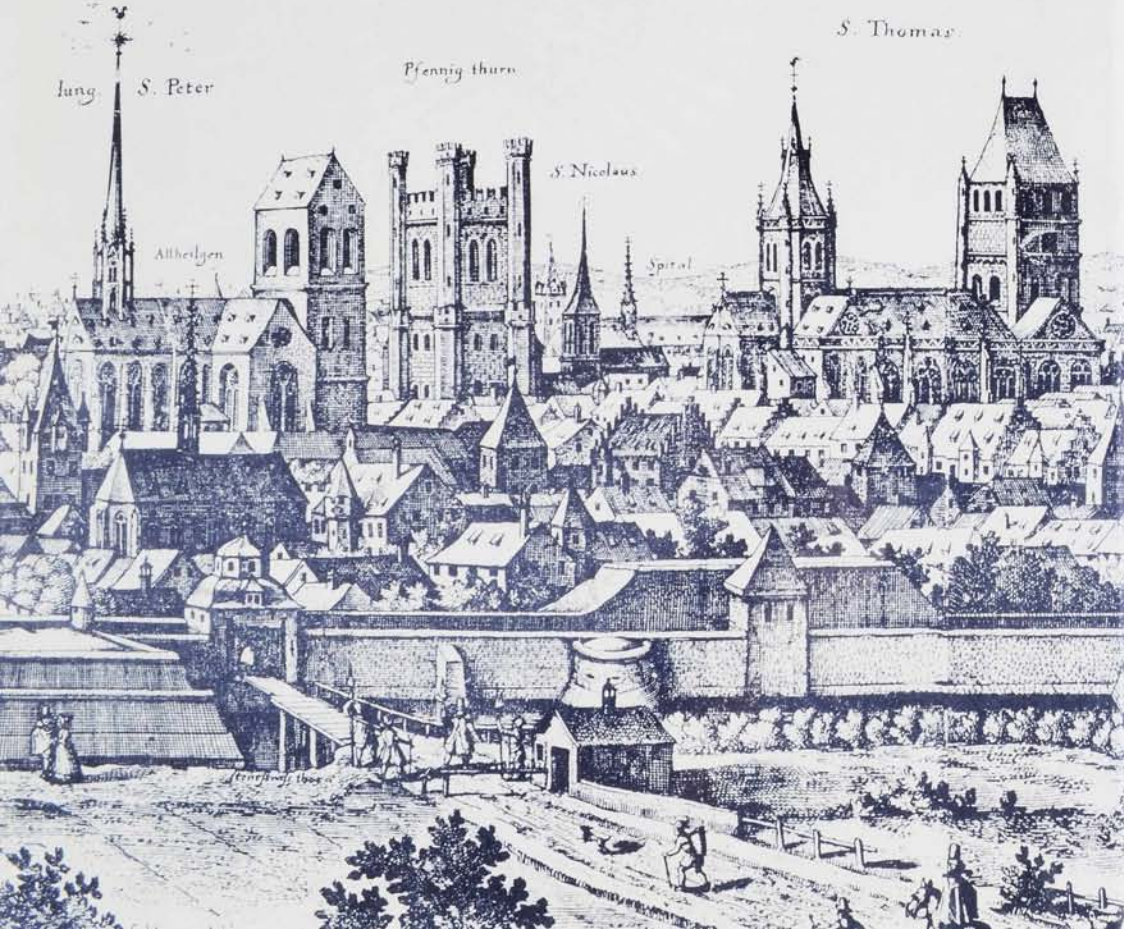








Strasburg.



*Photos
Günter et
Johannes Braus*

*Commentaires
par
Alain Staub*

*Edition
Brausdruck
GmbH
Heidelberg*

